

# **L'Odyssée du SIC**

**En terre du DESPA 1998-2018**

**Jean-Claude Perrault**

## Introduction

### 1 – Coup d’envoi

A propos de la régulation

### 2 – L’importance de la nomination

Réunions pluri professionnelles hebdomadaires

### 3 – Le jeu des différences

Analyse de la pratique, Penser Ensemble, *Supervision*      Groupes de parole

### 4 – L’élan de la refondation associative

Un lien opératoire qui fasse autorité pour chacun

### 5 – Soutenir la question

Carrefour des mineurs étrangers isolés

Carrefour des mineurs isolés étrangers : le prendre soin

### 6 – Dire Ecouter Conclure

Accompagnement éducatif et alimentation

Accueil d’urgence

### 7 – Un Ailleurs comme Altérité et Alter-égo

De l’accueil à la parole

### 8 – Tout finit en chanson

Sans la parole qui fait vivre cela meurt dit le slameur

Conclusion

# Introduction

En septembre 1998 s'ouvrait une nouvelle expérience de création d'un dispositif de protection de l'enfance : le DESPA. Il naît alors du regroupement de deux structures historiques de la Sauvegarde, qui pour des raisons différentes rencontrent des difficultés et, de ce fait, doivent se refonder : le Colombier et la Marmitière. Disons que c'est un mariage de raison décidé par la direction générale de l'époque. Cette ère durera près de 20 ans. Elle s'achève aujourd'hui, en ce début d'année 2018, avec la création du DAHPE ; dans le contexte départemental de l'appel à projet et bien plus généralement dans le contexte économique et sociétal actuel, qui n'a rien de comparable au contexte que nous avons pu rencontrer il y a 20 ans.

La direction du DESPA est assurée par Mr Murail qui était déjà le directeur du Colombier. Dans cette nouvelle structure le SIC est créé (Service d'Interventions Cliniques). Il est dirigé par M Labbé en tant que conseiller technique. Il connaît bien ces établissements pour y avoir d'abord été psychologue, pour devenir ensuite conseiller technique auprès du siège. Le SIC est composé des deux psychologues du Colombier (C Mauroux, A Lecointre) et des trois psychologues de la Marmitière (J Léger, E Bidault et moi-même). Il y a aussi S Brunel psychomotricienne ; M Lemiègre infirmière ; Dr Diallo, psychiatre vacataire.

D'une volonté commune, ce service se dote d'un espace d'élaboration que l'on nomme aujourd'hui analyse de la pratique. Nous faisons appel au Dr A Masson qui nous apporte sa rigueur dans la construction de cet espace de parole et dans la lecture clinique que nous partageons. Cette mise au travail, de chacun-ensemble, a certainement été fondateur d'un élan de construction d'espaces d'élaboration à tous les étages de la nouvelle institution.

Aussi, dans ce moment de transition, toujours porteur d'incertitudes, ai-je eu envie, déjà pour moi-même, et aussi pour transmettre quelque chose de ce qui s'est construit, de retracer certains points de passage de ces constructions d'espaces d'élaboration dans l'institution. Les textes rassemblés ici témoignent de ce qui se faisait, de ce qui se pensait. Ils ont initié ou ponctué le parcours du SIC dans le DESPA.

Il se trouve aussi que, de ces textes, j'en suis l'auteur. On ne sait jamais, chemin faisant, ce qui nous porte et ce qui nous lie à un certain lieu. Chacun en fait l'expérience pour lui-même. Au travers de toutes ces histoires, parfois, souvent, catastrophiques que l'on croise et qui nous touchent, se rencontre un réel qui excède notre capacité à penser et nous pousse à soutenir toujours plus avant la question : question de l'humain et de l'inhumain au cœur de l'humain. Question éternelle. C'était déjà la question de la Sphinge antique.

Il s'est imposé à moi l'idée de témoigner de ce parcours, de ce qui a été.

Peut-être que ce qui peut faire trace, pour ceux qui y ont pris part et ceux qui viennent, décidera aussi de ce qui sera.

Je n'ai pas le pouvoir d'en décider. J'en ai juste l'espoir mesuré.

JCP 26 04 2018

# 1- Coup d'envoi

Nous nous réunissons, les premières fois en juin 1998, pour préparer la rentrée de septembre. Chacun y va de ses idées pour ce nouveau SIC. Pour ma part, je suis au moins sûr d'une chose : je ne veux pas revivre les clivages de la Marmitière. Je m'en souviens comme un lieu d'affrontement de clans. Il y a les ateliers, l'hébergement, la direction et les psys. C'est un lieu qui concentre tout dans le même espace géographique, où les alliances se font et se défont autour d'un clivage irréparable : les éducateurs techniques et les éducateurs d'internat se déchirent autour des conduites à tenir auprès d'un public d'adolescents dans la violence. Ça peut sembler caricatural et pourtant...

Je suis déjà animé par l'axiome de la psychothérapie institutionnelle : pour qu'un lieu soit soignant il faut soigner le lieu. Je propose alors de construire des lieux d'élaboration de la pratique pour les équipes.

Le prochain texte est la proposition écrite de ce travail appelé alors régulation. Il est validé par la direction et, en ce début de septembre 1998, je vais rencontrer les équipes d'internat du DESPA pour le leur présenter. Je suis alors dispensé des suivis individuels pour assurer ce travail.

Cette expérience initiale durera deux ans, au bout desquelles les équipes se réapproprient ce travail en réclamant un intervenant extérieur à l'institution. Le directeur dégage alors les budgets pour soutenir ce qui deviendra l'analyse de la pratique, avec un intervenant extérieur. Cette dernière se poursuit jusqu'à ce jour, à raison d'une séance mensuelle.

PS : Pendant longtemps j'avais cru ce texte perdu au point de l'appeler le chaînon manquant ; jusqu'au jour où, à la faveur d'une formation à l'ARIFT, proposée par M Prono sur les outils institutionnels pour répondre aux passages à l'acte, je le retrouvais là où il attendait.

## **A propos de la régulation**

Notre mission éducative consiste à accompagner un jeune dans son quotidien pour l'aider à engager son désir de manière constructive et humanisante pour lui et son entourage. Avec des jeunes habitués à réagir par les passages à l'acte, cette mission est aussitôt malmenée, mise en défaut. La souffrance que les jeunes expriment en actes, pour n'en rien savoir, pousse bien souvent chacun dans ses retranchements, et la difficulté à assumer cette mission doit aussi être entendue.

Concernant la violence exprimée par les jeunes, rappelons ceci : la solution violente s'impose au sujet dans sa rencontre avec un événement insurmontable psychologiquement, ou encore lorsqu'il y a collusion entre ses fantasmes intrapsychiques et une réalité extérieure qui semble lui donner raison. Ces fantasmes se sont construits au cours de son histoire, avec les personnes significatives de son histoire, personnes qu'il a cherché à légitimer, quel que soit le vécu violent ou pervertissant de ces relations.

Aussi, quand nous accueillons un jeune, l'accueillons-nous chargé de son histoire et avec sa vie psychique structurée par tous ses fantasmes inconscients. Ces derniers auront tôt fait de trouver prise dans son nouvel environnement, pour répéter toujours la même histoire avec de nouveaux protagonistes. Si ces fantasmes trouvent ainsi confirmation sur la scène institutionnelle, le sujet sera vite submergé. Pour éviter la solution dépressive, il risque de s'en dégager par un passage à l'acte court-circuitant toute possibilité de penser (à moins d'instaurer un dispositif institutionnel susceptible de remettre en marche un travail d'élaboration psychique).

Concrètement, dans notre rencontre avec ces jeunes, chacun est sollicité de manière singulière et vient souvent occuper une place particulière au regard de leur histoire.

C'est là que le travail de régulation a toute son importance.

La seule manière d'entendre ce sujet qui s'adresse à nous, avec les moyens qui sont les seins, c'est de rendre lisible, pour soi-même, les pans du scénario qui se répète. Il faut décrypter ce qui reste brouillé pour nous redonner la liberté d'une réponse différente, ne répétant pas celle appelée par le sujet.

Pour ce faire, en travail de régulation, chacun expose les questions qui lui viennent concernant un jeune. Ces questions s'illustrent par des situations concrètes qui nous mettent en prise avec ce jeune et qui suscitent notre étonnement, notre gêne, notre colère, etc... Tous les sentiments et toutes les émotions y ont leur place. L'équipe s'arrête sur un événement pour prendre le temps de le déployer, le raccorder à d'autres événements similaires qui vont peut-être évoquer certains aspects de l'histoire du sujet, tout en n'éludant pas ce que ça nous fait.

Ainsi, nos émotions et sentiments sont mis au travail.

La réside toute la difficulté et l'intérêt du travail éducatif : on ne peut entendre la position subjective de l'autre qu'en étant à l'écoute de ce qu'il suscite en nous.

La présence des pairs est essentielle pour accompagner la personne qui expose sa situation. Leur écoute peut amener des questions inédites. Leur ressenti peut faire apparaître la diversité des investissements d'un jeune sur les différents membres d'une équipe.

Ainsi, par ce travail, l'équipe rend pensable ce qui n'était que répétition. Ce contenant de pensées que représente l'élaboration d'une équipe est parfois, même souvent, décisif pour qu'un jeune commence à penser lui-même sa propre vie et que, pour ce faire, il sollicite l'aide d'une personne extérieure à son groupe de vie.

Les enjeux sont multiples, mais, pour la mise en place de la régulation, il faut, en premier lieu, que ce travail soit clairement reconnu comme une exigence institutionnelle. Il faut ensuite que les modalités pratiques soient discutées entre les différents partenaires. Ce texte est destiné à cette discussion

Le rôle du psychologue, assurant la régulation, est de permettre à chacun d'engager sa propre parole dans ce travail de régulation, en respectant le temps et le rythme propre à chacun. Il doit s'assurer que chaque équipe garantit un climat de confiance nécessaire pour accueillir cette parole. Il doit se prononcer par sa propre parole sur ce qu'il entend, chacun pouvant dire, en retour, dans quelle mesure il la reçoit comme juste ou non, comme aidante ou non.

Jean-Claude Perrault

Le 4 septembre 1998

## 2- L'importance d'une nomination

Pendant toutes les premières années du DESPA, pour soutenir et animer la lecture clinique de la situation de chaque enfant, nous organisons des bilans intermédiaires trimestriels. Le bilan animé par M Labbé, chef de service du SIC, rassemblait chacune des équipes de l'hébergement avec chaque psychologue référent. Nous passons en revue tous les jeunes d'un groupe, en faisant une vignette clinique de chacun. De l'avis de tous, l'exercice était particulièrement fastidieux, voire soporifique.

Nous fûmes bien contents de les abandonner !

Mais pour les remplacer par quoi ?

Nous les remplaçâmes par les réunions pluri professionnelles hebdomadaires !

Chaque mot pris séparément, on voit bien ce que c'est ; mais mis ensemble ce n'est pas exactement...seyant.

Le prochain texte, pour autant, détaille cette nouvelle pratique institutionnelle qui prendra bientôt le nom de penser-ensemble.

C'est en lisant le titre de paragraphe, dans le corps de ce texte, que j Léger eut l'idée et nous proposa d'appeler ce temps le penser-ensemble.

On sait depuis le succès obtenu par cette nomination entre nous.

## Réunions pluri professionnelles hebdomadaires

---

Les B-I, trop difficiles à organiser dans l'éclatement du DESPA, sont remplacés, pour les équipes éducatives, par les séances pluri professionnelles hebdomadaires.

Ce sont des rencontres entre une équipe éducative, son chef de service et un psychologue de l'établissement. Ce temps est animé par le cadre hiérarchique.

Pour quoi faire ?

C'est d'abord le lieu pour exposer, reprendre, parler des événements concernant les garçons du groupe, en partant des questions de chacun. Ensuite, il s'agit de faire une lecture clinique de ses observations, la lecture de chacun pouvant se compléter d'autres lectures ou se décomposer lorsqu'une lecture devient trop univoque.

Les lectures sont plurielles évidemment suivant la singularité de chacun, mais aussi plurielles du fait de la place différente et l'implication différente de chacun dans la relation au jeune : éducateur référent, autre éducateur du groupe, chef de service, psychologue qui connaît ou non le garçon.

Cette lecture, à plusieurs, tire parfois à conséquence dans des conduites collectives à tenir.

Elle tire aussi à conséquence pour chacun par la compréhension qu'il en retire pour lui-même, voire par un repositionnement dans sa relation au jeune concerné. Les effets de cette parole tenue ensemble restent donc à la fois personnels et collectifs.

Penser ensemble.

Ré instituer ce mode de travail pluri professionnel répond à la nécessité de penser ensemble, ce qui est le contraire de penser la même chose ou penser contre.

Penser ensemble, c'est faire confiance à une pratique de la parole qui dit le lien entre nous, lien donnant sa place à chacun et supportant la différence subjective, la différence de rôle, la différence de statut.

Bien sûr le « penser ensemble » ne concerne pas uniquement cette réunion, mais l'ensemble de l'institution, quand l'institution ce n'est que les liens que nous construisons entre nous au nom des missions qui nous sont confiées.

Qu'avons-nous à penser ?

Sans doute devons-nous rendre pensable ce que l'on éprouve dans la rencontre avec les jeunes, et pour cela s'adresser au groupe pour le mettre au travail des pensées des autres. Ceci est d'autant plus important que ces jeunes nous projettent en continu leur « impensable ». En effet, avec leurs symptômes et leurs passages à l'acte, ils nous donnent à voir en permanence ce qu'ils ne peuvent élaborer eux-mêmes de leur histoire. Ils nous l'envoient avec violence parfois, au point de déborder nos capacités à penser et élaborer nous-même.

Soigner ces jeunes, c'est donc nous donner les conditions de pouvoir penser au mieux ensemble, de soigner en quelque sorte nos capacités d'échanges et de réflexions collectives dans l'institution.

Pour qu'un jeune puisse retrouver l'intérêt de l'échange et une confiance dans la parole, il lui faut, longtemps et souvent, des adultes qui lui fassent don de leur parole individuellement et aussi à plusieurs quand le face à face est trop menaçant. Il assiste alors à l'échange des adultes qui pensent en sa présence et nomment ce qu'il peut éprouver.

Pour soutenir cette clinique de la parole, nous pouvons espérer que les réunions pluri professionnelles pourront nous y aider. Nous pourrions expérimenter combien la parole échangée n'est pas une injonction qui impose à l'autre ce qu'il doit penser mais reconnaître que le partenaire nous est indispensable pour penser ensemble. Jcp 10 08 05

### 3\_ Le jeu des différences

Le prochain texte est un texte étape qui précise les différences entre penser-ensemble et analyse de la pratique. C'était une question récurrente, peut-être l'est-elle toujours ?

PS : dans cette version du texte, j'ai choisi d'ajouter, au texte officiel proposé à la direction, toute une réflexion que j'avais retenue par devers moi : réflexion sur l'animation de la parole et sur la parole elle-même tenue dans un groupe, ainsi que sur la supervision. Je l'ajoute ici en marge du texte dit officiel, en la laissant en italique. Ces réflexions se sont construites dans l'après coup d'une formation aux groupes de parole intra-muros, proposée par la direction pour une quinzaine de participants, à raison d'une demi-journée par mois sur une année civile. Cette formation était animée par A Aymard, psychosociologue et psychanalyste. J'y trouvais, dans cette formation en action au cœur de l'institution, clarification de nombre de questions concernant la vie des groupes et des institutions. Et pour cause, cette formation nous proposa de nous constituer, nous-même, en groupe de parole ! J'y fait référence à nouveau dans le prochain chapitre.

Pour ceux qui trouvent ces ajouts superflus, ils peuvent s'en tenir à la version officielle.

S'y ajoute un texte sur les groupes de parole auprès des jeunes, pour faire un point également sur cette pratique très diverse suivant les lieux.

## **Supervision, analyse de la pratique, penser ensemble.**

### **Cadre de parole de ces différents groupes**

*Au Despa, différents groupes de parole coexistent dans un soutien affirmé à ce que nous avons appelé une clinique de la parole. Mais il convient de différencier ces termes qui les désignent, pour y voir un peu plus clair sur ce dont on y parle, de quelle manière on en parle et sur qui est ce « on » dont « on » parle ?*

#### **1\_ La Parole.**

*Présenter les choses ainsi, c'est reconnaître que dans ces groupes ça parle. Mais, passer cette première évidence, nous tombons bien vite sur une question plus ardue : qu'est-ce que parler veut dire, qu'est ce qui nous donne l'impression d'avoir parlé et en retour d'avoir été entendu ? Qu'est-ce qui distingue la parole de la parlotte ou du bavardage ? Qu'est-ce que parler pour ne rien dire ? Comment vit-on une parole selon qu'elle nous est adressée ou non ? Cette parole invite-t-elle à répondre en faisant appel à notre propre parole en retour, ou est-elle prononcée pour nous faire taire ? Voilà une série de questions qui en appelle sans doute d'autres. Ajoutons, à ces enjeux de reconnaissance et de pouvoir, que la Parole, d'être le propre de l'humain, ouvre en soi à tous les contresens et les malentendus possibles par-delà la volonté délibérée ou non chez l'homme de vouloir rencontrer son semblable.*

#### **2\_ Le groupe.**

*Une parole se tient en groupe et cela demande encore d'énoncer quelques évidences qui sont oubliées aussitôt qu'énoncées sans doute. Par exemple, un groupe n'est pas la somme des unités qui le constitue, il ajoute ses lois de fonctionnement groupal. De plus, rappelons que le fonctionnement groupal est aussi originaire que la naissance à la parole, car il n'y a pas d'humain parlant sans l'autre, mon semblable, et que la venue au monde ne peut se faire hors du groupe familial où l'enfant fait trois avec ceux qui le mettent au monde. Alors, il est fort à parier que la présence dans un groupe, pour chacun, reste fortement imprégnée du vécu et de l'histoire de tous les groupes qu'il a pu rencontrer et qui ont pu l'accueillir (dans la reconnaissance ou dans le rejet), à commencer par son groupe d'origine : le groupe familial. Disons aussi, et c'est là l'enjeu crucial de la vie des groupes dans sa dimension thérapeutique, qu'il peut être le lieu d'expression et de dépassement des positions subjectives individuelles pathologiques, qui se marquent par le refus de la parole ou le pervertissement de la parole. Chacun habite sa parole dans un mode qui lui est propre, dans la rencontre avec l'autre et parmi les autres. Pour qu'un dépassement du mode de prise de parole pathologique et défensif puisse s'opérer dans un groupe, il faut bien sûr que le groupe soit lui-même traversé par la parole, qu'il autorise chacun à se différencier dans la reconnaissance du lien.*

*Pour en revenir au groupe de parole réunissant des professionnels, la question peut devenir : comment la parole est-elle utilisée dans le groupe et à quelles fins ? Pour ce faire, de quelle manière la parole est-elle animée dans le groupe et est-ce énoncé de façon explicite ? Un animateur est-il désigné ? La psychosociologie nous donne des repères utiles pour délimiter et nommer la fonction d'animation de la parole dans un groupe. Il est préférable de s'entendre sur le mode d'animation dans un groupe de travail plutôt que de s'en remettre à une animation « sauvage ».*

### 3\_ La fonction d'animation

Elle se décline de trois manières :

*-la fonction de facilitation -la fonction de production -la fonction de régulation ou d'élucidation.*

#### 3.1\_ La fonction de production.

*Cela désigne la finalité du groupe, ce qu'il doit produire, sa tâche à accomplir. Dans les différents groupes qui nous occupent la production sera toujours, il me semble, une production d'élaboration psychique à propos des rencontres avec les jeunes qui nous sont confiés, l'accent pouvant se mettre sur un des termes de la rencontre plutôt qu'un autre. En effet, au Despa, dans les rencontres qui sont mises au travail, il y a toujours un adulte qui témoigne de sa rencontre avec un jeune dont sont rapportés les actes et les propos entendus. Il est possible de mettre l'accent de l'analyse sur ce que le jeune tente de dire et d'adresser, ou bien sur ce qu'éprouve l'adulte qui reçoit l'adresse du jeune. Tout dépend du cadre de travail que le groupe se donne, étant entendu, il est vrai, que l'un et l'autre ne sont que les deux faces d'une même pièce. Dans un cas, le groupe se centre sur le jeune pour construire une lecture de ce qu'il met en acte et il analyse la pratique du côté de la construction du cas. Dans l'autre cas, le groupe se centre sur l'adulte et son mode de réponse, ou de présence, à l'autre pour analyser sa pratique personnelle ainsi que ses résonances personnelles. Chaque orientation de l'analyse a sa pertinence, à condition que le groupe s'accorde sur son mode de travail. Mais une clarification, pour tous, de la finalité du travail en groupe est nécessaire. Ensuite, au mieux, quand un groupe est au travail, il produit. Il produit de l'élaboration psychique permettant à chacun d'avancer dans sa question, à la mesure de la capacité de réflexion du groupe ; à la mesure de notre capacité, toute humaine, de soutenir notre rapport à la Vérité, celle du Dire et du bien Dire qui se mesure à ses conséquences. Un Dire véritable ne peut pas tout dire mais il porte à conséquence, et c'est chacun qui peut en juger par les effets qu'il en retire pour lui-même, dans l'après coup de l'élaboration collective et personnelle. Quand nous disons « au mieux » c'est qu'en effet cela n'est pas garanti à tous les coups. C'est à chaque fois une aventure de parole avec ceux qui sont présents et qui misent leur confiance sur cette parole tenue en groupe, pour faire équipe.*

#### 3.2\_ La fonction de facilitation.

*Pour un tel travail, il y faut de la confiance. Elle ne se commande pas, elle s'éprouve dans l'expérience partagée, elle se vérifie, elle se construit. La fonction de facilitation indique que, pendant tout un temps, une part non négligeable de l'énergie du groupe est utilisée pour construire ce climat de confiance et confirmer l'intérêt et l'attention portés à chacun, tout en valorisant les différences acceptables (acceptables car tout groupe a aussi ses limites fondatrices pour supporter certaines différences et pas d'autres, qu'elles soient nommées ou insues). Cette fonction prend même l'essentiel de l'énergie du groupe dans son moment de fondation, en se donnant le temps pour énoncer ses règles de fonctionnement et recueillir les accords et désaccords de chacun des membres. La fonction de facilitation assure aussi des moments de respiration dans le travail d'élaboration, pour s'assurer de la présence et du concours de chacun, et pour se confirmer la légitimité de notre désir d'être inscrits dans le projet du groupe ensemble. Ça passe par la marque d'attention réciproque nécessaire pour la mise au travail du groupe, nécessaire et bien sûr non suffisante au risque de transformer le groupe de travail en salon de thé.*

### *3.3\_ La fonction de régulation ou d'élucidation.*

*Il arrive parfois, souvent ou de temps en temps, que le groupe ne parvient pas à se mettre au travail. La faute à qui ? A l'intervenant ? Au supérieur hiérarchique ? Mais que fait la direction ? Bref ça résiste et aucun travail d'élaboration ne se fait, ou alors juste ce qu'il faut mais la parole ne s'ouvre pas sur une élaboration commune, chacun campe sur ses positions et ne se risque pas à les partager. C'est juste l'indication d'un scénario possible parmi tant d'autres. Ça ne marche pas, désignons le coupable et en dehors du groupe ça sera bien plus commode. Prend place, dans le groupe, la résistance à la parole, voire même la dérision qui est perversion de la parole. Alors, à cet endroit, la régulation est nécessaire pour rendre conscient au groupe les processus inconscients qui invalident la parole. Parler en termes de processus évite l'écueil de la personnification, de la désignation du responsable qui empêche que ça tourne rond. Personnifier un processus en œuvre dans le groupe aboutirait bien plus à conforter la perversion de la parole dans le groupe. Un groupe peut bien sûr toujours trouver et désigner la personne qui se prête à occuper cette place pour des raisons qui lui sont propres. Les processus de groupe en jeu ne seront pas éclairés pour autant, ce qui favorisera le retour du même. La fonction de régulation au contraire est là pour nommer le mode de parole tenu ensemble. C'est une fonction réflexive qui vient réfléchir, au groupe, le fonctionnement de la parole en son sein, pour comprendre comment elle est empêchée.*

*Ces processus sont complexes et demandent des oreilles bien exercées à l'écoute des processus de la vie groupale, et en particulier des processus originaires de la naissance à la parole dans un groupe. Cela touche en particulier aux processus archaïques de séparation/individuation ou de confusion/indifférenciation que traversent tout parlêtre advenant au monde de la parole pour prendre place parmi les autres. Arriver dans un groupe, y prendre place et se faire entendre, refait traverser à chacun ces étapes primordiales de la constitution subjective. Tout groupe est en soi une nouvelle matrice d'où le sujet a à naître. Pour le dire autrement, quel soutien identificatoire le groupe lui assure-t-il et à quel prix pour la liberté de sa parole ? Chacun, du fait de son histoire est assuré ou fragilisé dans la rencontre de ces questions. Ainsi, prendre la parole dans un groupe est lourd des sous-entendus de l'histoire de chacun dès lors qu'il faut se risquer dans un travail d'élaboration sur des rencontres qui, si elles sont professionnelles, n'en engagent pas moins notre être. Nous ne pouvons y répondre, à ces rencontres, que du lieu où ça répond de l'avènement de la parole en soi ; surtout face aux questions brutales des adolescents pris dans les liens violents de leur histoire. Lorsque nous parlerons des groupes de parole avec les jeunes, il faudra bien nous souvenir de cette dimension archaïque de la vie groupale.*

*La fonction de régulation devient alors une fonction réflexive démontant les mécanismes de résistance à la parole, d'ambivalence par rapport à la parole, pour permettre à chacun de se repositionner par rapport aux enjeux de parole. Qu'une parole soit dite sur l'actualisation possible ou impossible de la parole dans le groupe, et que cette parole tranche au plus juste pour autoriser chacun à la poursuite du travail patient et persévérant de l'élaboration psychique, voilà ce que la fonction d'animation dans sa dimension de régulation doit satisfaire quand nécessaire.*

*. Ainsi présentée la fonction d'animation de la parole dans un groupe, à travers ses trois composantes, nous pouvons maintenant nous orienter plus aisément dans la multiplicité des groupes institutionnels du Despa.*

L'analyse de la pratique.

Rappel de l'histoire de la mise en place de ce mode de travail au Despa. En 1999, lors de la création du Despa, les psychologues des deux établissements se regroupent en équipe (sic) et se dotent d'un outil : l'analyse de la pratique avec l'intervention d'un analyste extérieur à l'institution. Dans le même temps, deux d'entre eux redéfinissent leur fonction au sein de la nouvelle institution pour proposer l'animation de groupes d'analyse de la pratique auprès des équipes éducatives d'internat. Ceci fait l'objet d'une proposition écrite avalisée par la direction d'alors. Au bout de deux années de fonctionnement, les équipes éducatives concernées se réapproprient ce travail d'analyse de la pratique et réclament l'intervention d'un intervenant extérieur à l'institution, garantissant une extériorité dans l'animation de la parole. La direction en prend acte et soutient l'analyse de la pratique en dégageant les budgets nécessaires, et étend celle-ci aux équipes de formation. Dès lors, une expérience de pratique de la parole court dans l'institution, au sein de différents groupes de professionnels, avec une fortune diverse. Elle se vit diversement selon la diversité des équipes. Elle se poursuit ou s'interrompt ici et là. Elle s'aménage quant au rythme et la durée. Elle est toujours appelée analyse de la pratique là où c'est un intervenant extérieur qui l'anime. Aujourd'hui, sept ans après, où en est-on de cette pratique de la parole ? Elle a disparu des groupes de formation. Elle existe toujours au sic. Elle existe auprès de certaines équipes d'internat mais pas toutes. Et elle démarre à l'équipe de direction. Nous pouvons donc faire un état des lieux d'une grande diversité de pratiques. Il convient, à chaque groupe, d'en faire l'analyse pour lui-même et, plus globalement, au niveau de l'institution dans son ensemble, de faire une lecture des processus d'élaboration psychique en œuvre pour mieux les soutenir, là où ils émergent, et pour mieux les défendre, là où ils sont attaqués.

Alors, aujourd'hui qu'appelons nous analyse de la pratique au Despa ? Il s'agit d'un groupe de professionnels du Despa, groupe toujours animé par une personne extérieure, de formation analytique. Il lui incombe l'animation du groupe dans ses trois fonctions : facilitation, organisation de la production, élucidation. La tâche du groupe est, comme nous l'avons précédemment dit, de produire de l'élaboration psychique autour des effets des rencontres avec les jeunes confiés au Despa. Comme nous le formulions dans le texte initial définissant l'analyse de la pratique, il s'agit pour chacun des participants de soumettre, au travail d'élaboration du groupe, la question de sa rencontre avec le jeune. « Qu'est-ce que j'entends dans ce qui se dit et qui se montre à son insu dans la rencontre et que je retiens pourtant comme quelque chose d'essentiel qu'il m'adresse ? Le dire ainsi constitue déjà en soi un acte, un acte où je me constitue comme pôle d'adresse où quelque chose va se dire au creux d'une écoute que je propose. »

*Dans cette écoute, l'acte de l'enfant, ou adolescent, n'est pas laissé hors sens. J'y réponds d'un lieu d'adresse que j'occupe et qui le sort de sa solitude violente, j'y réponds de ma présence et j'en témoigne dans le groupe de pairs. Mes pairs font résonner cette présence dans l'écoute de ce que j'expose. Il m'apporte leur propre présence par leur écoute. Ils donnent ainsi consistance à la présence que j'ose auprès de l'humanité en attente, qui se manifeste auprès de moi sous le visage grimaçant de l'enfant et adolescent violent. Voilà une manière parmi tant d'autres de nommer l'enjeu de ces rencontres dans ces groupes de travail, où chacun est invité à risquer la parole qu'il peut sur son engagement.*

Pour le résumer de manière plus descriptive, l'analyse de la pratique est un groupe de travail animé par un intervenant extérieur de référence analytique pour permettre à chacun d'exposer une situation professionnelle et en faire une lecture des enjeux transférentiels.

## *Supervision.*

*Au Despa nous n'utilisons pas cette dénomination pour qualifier un travail de parole dans un groupe. Est-ce justifié et comment peut-on définir la supervision pour la différencier, au moins pour nous, de l'analyse de la pratique ? La supervision est aussi un groupe de travail avec un animateur extérieur centré sur l'analyse des rencontres avec un public accueilli. Cependant nous pouvons le différencier de l'analyse de la pratique par l'accentuation de l'extériorité. Il ne s'agit pas cette fois d'une extériorité plus grande de l'animateur car c'est un non-sens de situer l'extériorité de l'extériorité, mais extériorité des participants du groupes entre eux. Ainsi parlerons nous de supervision pour un groupe de parole sur les pratiques professionnelles réunissant des personnes provenant de lieux de travail différents. Elles ne partagent pas le même vécu institutionnel, et ne sont pas pris dans les mêmes effets de groupe, et leur prise de parole, de ce fait, n'engagent qu'elles-mêmes. Dans ce genre de groupe, le curseur de l'analyse de la rencontre peut se déplacer plus facilement du côté de l'implication personnelle du professionnel. Dans le nouage de la parole dans le groupe, il apprend à recevoir la parole interprétative de l'autre et à faire preuve de discernement entre ce qu'il peut accueillir pour lui-même et ce qu'il renvoie à l'autre comme étant sa propre question. Paradoxalement, la question de l'extériorité est donc bien au service de l'intériorité. De ne pas être pris dans le même réseau relationnel autorise plus aisément un questionnement sur son implication personnelle dans son travail. Dans un tel groupe la démarche de chacun est volontaire, même si elle est reconnue par l'institution d'appartenance quand ce travail est pris en charge par la formation continue, avec des professionnels qu'on ne rencontre que pour ce travail de supervision en groupe. Dans l'analyse de la pratique, la présence des membres de l'équipe est requise par la direction, c'est un travail attendu et soutenu sinon obligatoire. Encore là faudrait-il que la Direction précise plus explicitement ce qu'elle attend, qu'elle direction elle propose pour orienter le travail de chacun en la matière. Ce travail d'explicitation est sans doute encore en chantier. Défini ainsi, la supervision donne une limite au groupe d'analyse de la pratique, car la parole personnelle et professionnelle se risque différemment selon que l'on quitte son groupe de pairs une fois la séance terminée ou que l'on se retrouve le soir pour travailler ensemble dans le même groupe d'internat. La supervision aussi rencontre ses limites. Elle se différencie d'un groupe thérapeutique où les participants viennent en leur nom propre, dans une parole que l'on peut qualifier d'intime plutôt que personnelle et professionnelle. Cependant, chaque fois que nous parlons, nous parlons en notre nom propre pour une parole véritable, mais aussi différemment suivant les groupes auxquels on appartient et suivant ce que l'on y représente. Nous sommes donc dans une dialectique continue. Quel que soit le lieu, la parole engage une partie de soi, mais elle y engage différemment suivant le groupe auquel on adhère. Et pourtant, fondamentalement, quel que soit le groupe, elle engage de façon intime car tout groupe auquel nous appartenons est gros du groupe d'où l'on s'origine et où nous avons pris langue pour la première fois. Tout comme Lacan pouvait dire de la mère du stade du miroir qu'elle est grosse de cet Autre pour l'enfant qui cherche son assentiment dans son regard (l'Autre c'est le lieu de la parole et du langage d'où le sujet est représenté), nous pouvons redire que le groupe est fondamentalement matrice du sujet à venir, du sujet à venir un parmi les autres. Le groupe est aussi cette matrice grosse de l'Autre. Il donne à réfléchir la place du sujet à venir dans la parole. Mais rappelons qu'il est aussi le lieu de déferlement de l'imaginaire narcissique et de l'imaginaire de la rivalité. Ainsi à mesure que nous avançons, pour différencier les différents groupes à un certain niveau de description et d'analyse des fonctions d'animation, nous rencontrons toujours la question de la parole qui engage et qui altère (dans le sens d'altérité), nous obligeant à cette pensée dialectique entre la différence des groupes et l'unité de la parole. Mais retenons le groupe de supervision comme un cadre de parole qui fait limite par rapport à l'analyse de la pratique tout comme le groupe thérapeutique fait limite par rapport à la supervision. Mais n'installons pas là une hiérarchie qui serait une pseudo hiérarchie. L'un n'est pas plus par rapport à l'autre, chacun est traversé par la parole. La parole est habitée ou ne l'est pas, quel que soit le cadre ou elle se déploie. Mais le cadre recevant cette parole est délimité différemment ce qui fait qu'on ne peut pas tout dire n'importe où et n'importe comment. Tout dire, sans retenue, est la définition de l'association libre propre à la pratique psychanalytique qui a elle aussi son cadre. Disons alors que la pratique de la parole, suivant le cadre de*

*groupe où elle se tient, mérite une certaine tenue, tout en laissant à chacun une certaine liberté de parole associative où se dit une certaine vérité de la présence de chacun au groupe. Voilà donc une manière de différencier les cadres les uns par rapport aux autres, tout en indiquant que chacun d'eux est traversé par un même enjeu : la parole dans le groupe. Répétons-le, différencier les cadres de parole, ce n'est en aucun cas les hiérarchiser. La parole ne se hiérarchise pas. Elle est véritable et habitée ou elle n'est pas. La parole est symboligène et vivante ou la parole est confusionnelle et mortifère.*

Le penser ensemble.

Cette pratique institutionnelle a vu le jour au Despa en 2005. Le groupe du penser ensemble est constitué d'une équipe éducative ou de formation, d'un chef de service, d'un psychologue du Despa. Une situation rencontrée et vécue par un membre de l'équipe est exposée, donnée à entendre à chacun des autres pour qu'il y réponde de sa lecture. Chacun dans le groupe est invité à un travail de lecture de la situation exposée pour la faire dialoguer avec des lectures autres, chacun se prononçant de sa propre place.

Le but du travail de groupe, dans le penser ensemble, est, comme dans l'analyse de la pratique, de permettre pour chacun d'avancer dans l'élaboration de sa question, d'avancer dans la compréhension de la situation exposée. La différence est sensible en revanche au niveau de l'animation. Il n'y a pas d'animateur extérieur à l'institution. La distribution de la parole est assurée par le chef de service, mais l'élaboration des questions se fait ensemble, à partir de la question d'un en particulier. Les autres y répondent et y font résonance pour construire la trame du discours du groupe.

L'analyse des situations se fait donc dans une confiance accordée à la parole par les personnes de l'institution en présence. Cette confiance en la parole partagée avec les personnes présentes est accentuée par l'alternance de deux psychologues, chacun avec son style et son mode de parole. Dans ce cadre de parole, la fonction tierce par rapport à l'institution est donc assurée par la parole elle-même. Si elle est libre et vraie, un effet d'interprétation peut en être attendue. Cependant rien ne le garantit, sinon la liberté de chacun dans le groupe de dire comment il vit et reçoit cette parole.

Texte validé par la direction le 28 février 2007

Le texte en italique est ajouté dans sa révision en 2011

## GROUPES DE PAROLE

Des groupes de parole s'instaurent dans différents lieux du DESPA : sur les groupes d'hébergement entre éducateurs et jeunes et sur le site de formation de la Marmitière. Sur ce dernier, un temps hebdomadaire réunit les jeunes d'un pôle formation, les éducateurs de ce pôle et un psychologue. Chacun est invité à y prendre la parole pour se prononcer sur ce qu'il vit dans ce lieu. Chacun doit respecter la règle de la libre parole et du respect de l'écoute des autres. Un temps suffisant doit être consacré à l'énonciation de ces règles dans le démarrage du groupe.

L'animation du groupe, dans le respect de la parole, est bien sûr l'affaire de tous les adultes. Au psychologue, comme tiers extérieur, revient la tâche de la reformulation et de la mise en lumière de ce qui se dit et se vit dans le groupe. Ainsi, les jeunes d'un pôle et les adultes se rassemblent avec pour seule tâche de se parler. L'enjeu est de taille. En effet, rappelons que la rencontre de la parole, dans l'histoire de ces jeunes et dans leur groupe d'origine que constitue leur famille, a été souvent, sinon toujours, problématique, voire violente. Ils témoignent, par leurs conflits psychiques et leurs impasses pulsionnelles, de la rencontre d'une parole dévoyée, violente, absente ou pervertie. Ils n'ont pu rencontrer une parole humanisante leur donnant le sentiment de leur valeur. Aussi s'engagent-ils dans la rencontre avec l'autre avec toutes leurs résistances.

Les adultes, qui s'engagent dans un tel travail d'accompagnement à la parole, doivent être avertis que la confiance dans la parole dans le groupe n'est pas acquise et qu'elle relance, au contraire, pour chacun, des processus inconscients mortifères.

Il leur faudra tout un temps de vérification de la validité et de la solidité du désir des adultes pour les accompagner dans l'expérience d'une parole vivante et apaisante. En effet, dans tout groupe qui se constitue, chacun d'eux refait l'expérience de la naissance à sa propre parole, dans un enjeu de reconnaissance par rapport aux autres lourdement chargé de leur histoire. Aussi, suivant le vécu de chacun, cette prise de parole peut-elle aller du passage en force pour occuper toute la place, au mutisme pour signifier son hostilité à la parole.

Face à ces réactions défensives, renforcées par leur présence en groupe, la présence active et bienveillante des adultes doit favoriser les échanges dans un don de leur propre parole, en s'adressant à chacun dans sa singularité et sa différence. Chaque adulte témoigne ainsi de la manière dont il est lui-même traversé par la parole et les interdits fondateurs du rapport aux autres (la violence est interdite pour signifier, là, un recours pacifiant à la parole, dégageant de l'impasse imaginaire agressive où l'autre doit être annulé sinon il prend ma place. C'est lui ou moi).

Que le groupe de parole soit l'occasion d'expérimenter un vécu différent de la parole, tel est l'objectif vers lequel il doit tendre, sans s'illusionner sur les difficultés à surmonter pour y parvenir. Ceci ne peut se soutenir que par un désir partagé des adultes.

Un temps de régulation, entre les adultes, sera aussi nécessaire pour faire une lecture au plus juste des effets de la parole soutenue dans le groupe, et permettre d'ajuster la réponse de chacun.

Jean-Claude Perrault février 2007

## 4- L'élan de la refondation associative

En cette année 2010, l'association est engagée dans un mouvement de refondation. Il s'agit de réinterroger le lien associatif entre administrateurs, salariés et usagers. Chaque représentant des établissements et services est invité à réfléchir dans des commissions pour revisiter les statuts et repenser les modes de liens. C'est dans ce mouvement que je suis appelé au COPIL (comité de pilotage) par B Hamon, administrateur et grand animateur de ce mouvement de refondation.

« Penser la refondation du lien associatif peut se faire à partir de ce que chacun peut en faire comme expérience déjà du lieu où il est. Ce témoignage sur les dispositifs de parole, là où nous sommes, dans nos lieux de travail, peut-il nous enseigner sur ce que l'on peut espérer du lien associatif ? »

Dans ce texte, je revenais donc par le détail sur l'expérience déjà significative des « penser-ensemble ».

## Un lien opératoire qui fasse autorité pour chacun.

Nous pouvons facilement tomber d'accord pour penser nécessaire le changement du lien associatif.

Comment se rencontrer, se parler, sinon se comprendre. Il faut déjà, pour tenter l'expérience, se doter de dispositifs d'échange et de parole. Ensuite, et surtout, ces dispositifs doivent vivre d'une parole renouvelée pour sortir des clivages existants du fait de l'histoire associative récente, où l'un ne se reconnaît plus dans l'autre. Les valeurs associatives doivent se réactualiser à nouveau dans un lien partagé. Comment les faire vivre, comme ce qui dépasse la position de chacun, pour qu'elles ne restent pas lettre morte ? C'est sans doute un long processus.

Commencer par le commencement. C'est ce que nous expérimentons au Copil, se mettre en lien, se rassembler autour d'une table et penser, ensemble les dispositifs de la parole associative. Que ça fasse débat avec, il est vrai, l'idée d'une certaine urgence à aboutir à la création de ces dispositifs. Il y a urgence à commencer, tout autant que prendre patience pour en mesurer les effets. L'idée des collèges est déjà là, avec son mode de représentation, et aussi l'idée de son évaluation qui pourrait en mesurer les effets. Mais peut-on mesurer les effets de parole ? Car s'il s'agit de refonder, il s'agit bien de refonder des liens de parole.

Penser la refondation du lien associatif peut se faire à partir de ce que chacun peut en faire comme expérience, déjà du lieu où il est. Ce témoignage sur les dispositifs de parole là où nous sommes, dans nos lieux de travail, peut-il nous enseigner sur ce que l'on peut espérer du lien associatif ? Peut-être pourrions-nous dégager certains principes généraux à partir d'une expérience particulière et donc limitée ?

Penser ensemble

Une lecture de l'évolution des liens de travail depuis la création du Despa, il y a plus de dix ans maintenant, peut témoigner du processus toujours long et complexe de l'instauration de dispositifs de parole et des effets que ceux-ci peuvent produire.

Progressivement, par étapes successives et tâtonnantes, nous avons créé pour nous-mêmes les « penser ensemble ». La tâche que l'on se donne est de comprendre et décrypter les messages que les adolescents dans la violence, accueillis au Despa, nous adressent. Nous nous réunissons entre personnes de l'institution mais avec des places différentes (éducateur, chef de service, psychologue). La tâche est identifiée : nous sommes à l'écoute de la personne de l'équipe éducative qui prend la parole. Il témoigne de sa rencontre avec le jeune, l'animation est de la responsabilité du chef de service, le psychologue est à l'écoute des lectures qui s'élaborent et responsable de sa propre parole interprétative sur ce qu'il entend. Ce qu'il importe de souligner, ici, c'est que ces dispositifs de parole sont aujourd'hui reconnus, me semble-t-il, et répondent à une nécessité d'élaboration de la pensée de chacun. Ils font lien de travail en réponse aux pathologies du lien, et de l'attaque du lien, que la rencontre avec des adolescents dans la violence nous impose. Nous ne pouvons y répondre que dans l'élaboration de nos constructions psychiques et les « penser ensemble » sont l'un de nos outils institutionnels.

La confiance

Un dispositif de parole s'est construit mais ne peut fonctionner que sur la confiance des personnes ensemble à risquer leur propre parole. Cette confiance aussi se construit. Elle n'est pas là d'emblée. Elle s'expérimente et elle s'éprouve. Elle doit déjouer des processus inconscients d'invalidation de la parole et des enjeux narcissiques et de pouvoir (à distinguer de ce qui fait autorité). Il est en effet

illusoire de penser qu'il suffise de mettre des personnes ensemble et leur dire de parler librement pour que la parole se libère. En la matière on ne peut convaincre personne. C'est chacun qui en fait l'expérience et qui peut en juger les effets pour lui-même, dans le temps propre à chacun. Ce n'est qu'à ce prix que la confiance s'instaure.

Des règles d'échanges, une tâche à définir et une confiance qui se construit par l'éclaircissement des deux temps précédents, dans la durée et pérennité du dispositif de parole institué : voilà les ingrédients peut-être de la construction d'un dispositif de parole.

Et encore les choses sont-elles pour autant éclaircies ?

Des groupes de paroles nous en avons ouverts aussi avec les adolescents du Despa. Il est évident que les attaques et invalidations des espaces de parole sur le vivre ensemble se sont, presque toujours, déployées dans un premier temps. Ils n'en veulent pas eux qui ont rencontré une parole dévoyée et pervertie. Certains allaient même soutenir que les problèmes existaient à cause des groupes de parole. A un certain niveau, cela me semble d'ailleurs assez juste dans le sens où dans ce lieu pouvait venir se nommer ce qui n'allait pas et ainsi rompre la loi du silence et du caïdat. Puis, passez le moment où ils ont suffisamment fait l'épreuve du désir des adultes ensemble, désir de soutenir l'ouverture à la parole sur ce qu'ils vivent, ils pouvaient devenir eux-mêmes les défenseurs de cet espace de parole.

En faire l'expérience

Ce désir, de certains adultes, de soutenir un espace de parole avec les adolescents du Despa, ne s'est pas construit non plus ex nihilo. Nous avons eu la chance et l'occasion d'en faire l'expérience nous même. Durant toute une année, une demi-journée par mois, nous nous sommes mis en situation de groupe de parole avec la présence d'un analyste et psychosociologue A. Aymar. Deux groupes de personnes de l'institution ont donc vécu ce processus de construction de sa propre parole dans le groupe. Un soin tout particulier était donné à la définition de nos règles de fonctionnement et de la tâche à poursuivre. L'animation était de la responsabilité de l'intervenant avec ses trois niveaux d'intervention.

\_ La facilitation : définir avec le groupe l'ensemble des méthodes et règles que l'on se donne

\_ La production : définir la tâche à accomplir

\_ L'élucidation : faire une lecture des processus inconscients qui dans un groupe favorisent ou empêchent une libre circulation de la parole et permettant ou non de réaliser une tâche à accomplir.

Il est évident que c'est cette troisième fonction de l'animation qui est délicate dans le repérage de ce qui favorise ou fait obstacle à l'émergence de la parole, d'une parole dont chacun des participants puisse éprouver qu'il soit entendu dans ce qu'il veut soutenir. Ceci n'oblige pour autant pas à se mettre d'accord sur tout mais qu'au contraire une place soit donnée à la différence énonçable pour chacun, que la rencontre supporte la conflictualité des différences qui entame le narcissisme de chacun sans pour autant être mortifère. Voilà une dialectique subtile qui conditionne la circulation de la parole dans les groupes !

De cette formation aux groupes de parole, une observation nous avait particulièrement interrogés. Une différence hautement significative est apparue dans le fonctionnement des deux groupes. L'un travaillait avec satisfaction à l'élaboration de sa tâche en exposant des situations cliniques rencontrées dans l'établissement. L'autre ne décollait pas de la question de la confiance, même si le dire ainsi peut paraître excessif et caricatural. Dans ce groupe peut-on se faire confiance pour se parler ? La production de ce groupe était de ce fait insatisfaisante et pour autant tout aussi instructive de ce fait même. Qu'est ce qui faisait obstacle à l'établissement de cette confiance dans une parole partagée ? Ceci se retrouve d'ailleurs fréquemment dans nos structures. Il ne suffit pas qu'un dispositif de parole soit instauré pour qu'il puisse être investi comme tel. La manière de le construire ne peut se faire sans les personnes concernées.

En fin de formation, questionné sur cet aspect des choses, Mr Aymar répondit, lui qui a une très longue expérience de formation, qu'il avait cessé de se demander depuis longtemps s'il était un bon animateur ou un mauvais animateur tellement cette diversité de fonctionnement de groupe il avait pu les rencontrer dans une même institution. Au-delà de la particularité des personnes présentes dans le groupe, qui avaient toutes demandé cette formation, pour lui, cette différence, dans le fonctionnement et la production, était l'expression de l'ambivalence de la commande institutionnelle. Voilà une réponse qui ouvre de nouvelles questions. Qu'une institution fasse une demande de formation aux groupes de parole ne la met-elle pas face à sa propre parole et aux enjeux de la parole en son sein ? Le désir de soutenir des espaces de parole et de tenir une parole ensemble ne trouve-t-il pas les limites de la parole et des risques de la parole elle-même, telle qu'elle s'éprouve dans l'institution ?

De même qu'un enfant vient au monde dans un bain de langage qui vient le structurer de l'extérieur et où il a à prendre place, une institution est structurée par son propre champ de parole : celle possible ou non. Une demande de venir se parler autrement n'est pas sans conséquence pour l'homéostasie ambiante. L'appel à une parole autrement n'est pas sans effet et questionne sur notre capacité à parler ensemble et jusqu'où. Une institution peut bien sûr le vouloir mais jusqu'à un certain point comme signe de son ambivalence. Pour A. Aymar, les enjeux formatifs étaient aussi pris dans cette ambivalence propre à la parole, de ce qui peut venir à se dire dans une parole partagée et de ce qui ne peut pas venir se dire encore. Donc une formation aux groupes de parole ce n'est pas un mince enjeu si, au-delà des techniques d'animation, chacun y rencontre les enjeux de la parole elle-même. Voilà en tous les cas ce que nous pouvons en comprendre.

Cela confirme également un principe établi depuis longtemps par les garants de la psychothérapie institutionnelle : pour qu'un lieu soit soignant il faut soigner le lieu. Là aussi on ne peut qu'être interrogé par l'impératif de la formulation. L'idée force à retenir est pourtant là. Si nous voulons accueillir dans notre établissement des adolescents qui, en raison de leur histoire, se sont construits dans l'attaque des liens de parole et leur permettre de se dessaisir de ces modes d'attaque du lien, il faut que le lieu même puisse contenir ces attaques et soutenir des liens de parole symboligènes et humanisants, sous peine d'être débordé par le symptôme qu'il accueille. Des liens d'une parole vivante entre ceux qui accueillent, voilà ce qu'ils peuvent espérer de mieux. Une parole reconnaissant la singularité de chacun leur est adressée. Même s'ils la refusent, les adultes entre eux peuvent la tenir et faire le don de cette parole-là. Mais pour ça, nous avons besoin de prendre soin de nos liens ensemble. La construction ensemble d'espaces de parole et d'échange, pour faire entendre ce que chacun éprouve dans les rencontres avec des adolescents dans la désorganisation psychique, les passages à l'acte et la violence, répond donc d'une exigence qui fait nécessité.

Un lien de parole opératoire.

Un dispositif de parole est nécessaire mais non suffisant. Il y faut de la confiance donc mais aussi une ponctuation. Qui n'a pas fait l'expérience de réunions où ça parle dans tous les sens, mais qu'au bout du compte chacun ressort avec la même insatisfaction, car aucune décision ne peut se prendre pour donner une orientation, une direction. Décider dans son étymologie vient de couper, mais la même racine donnera le mot de ciment aussi paradoxal que cela puisse paraître. C'est un paradoxe utile et qui donne à penser l'acte de décider. Nous pouvons le formuler comme un acte de coupure dans le lien. Le lien de parole tenu ensemble doit trouver sa ponctuation pour orienter les choses dites. L'un ne va pas sans l'autre : se mettre en lien de parole, se faire entendre mais aussi attendre une parole de celui qui est en place de décider.

Dire, écouter, décider. Voilà trois temps logiques à respecter et qui peuvent être, de façon didactique, portées par des personnes différentes. C'est ce qui nous semble opératoire dans les penser-ensemble. L'un expose ce qu'il rencontre, l'autre écoute et se prononce dans son dire interprétatif. Le dernier prend acte de ce qui s'énonce et décide au nom des missions qui nous sont confiées, ce troisième temps étant suspendu pour laisser de la place au temps de l'élaboration collective. Ceci est un

découpage logique, car concrètement ces trois temps se nouent les uns aux autres et chacun y prend part. Chacun s'expose, s'écoute dans sa manière de s'adresser à l'autre, et quelque chose se décide en lui d'une conduite à tenir. Mais il est utile de soutenir la différence de ces temps logiques comme nous pouvons le faire dans les penser-ensemble.

Le temps de l'exposition et le temps de l'écoute sont à respecter pour que celui qui est en place de décider puisse le faire à l'aune de ce qu'il se sera mis en situation de recueillir de la parole de l'autre et de son élaboration collective. C'est une décision qui tranche en quelque sorte et qui prend acte de ce qui est exposé et entendu. Mais il faut un acte de parole qui se prononce, sans quoi le discours se déroule et s'épuise de sa répétition sans fin.

#### Autorité

Savoir y faire avec un acte de coupure dans le lien de parole rejoint la question de l'autorité et de ce qui fait autorité pour chacun.

Sur la question de l'autorité, je voudrais signaler un ouvrage : Clinique de l'institution de Jean-Pierre Lebrun.

Il y fait une lecture de la mutation du lien social. Nous ne sommes plus au temps de l'incarnation du chef avec les attributs du pouvoir repérés et qui s'impose comme une donne présente d'emblée. Au un par un, chacun revendique sa propre liberté et conteste qu'une décision puisse s'imposer à lui sans son consentement. Pourtant La place logique d'une place d'exception est pour autant indispensable. Cette place, nous pouvons la nommer comme étant l'autorité ou ce qui fait autorité, à distinguer des enjeux de pouvoir imaginaire. C'est une place logique nécessaire, mais elle cherche sa légitimité. Celui qui occupe cette place d'exception ne peut plus se confondre avec elle. Il est au service de cette place. Mais cette place différente ne peut se soutenir que pour autant que chacun la fasse fonctionner.

Il y a une articulation aujourd'hui à trouver entre ce qui fait autorité pour chacun dans son rapport à la parole et l'incarnation dans le lien social de l'autorité.

Le lien d'une parole tenue ensemble peut devenir opératoire lorsque le rapport de chacun à la parole fait autorité, autorité dans le sens d'auteur de sa parole qui engage celui qui parle et en supporte la division propre à la parole.

Au niveau de lien social, cette division propre à la parole, est portée par la différence des places et de la place d'exception logique. Celui qui décide est confronté à la solitude de son acte, tout autant qu'aux projections inhérentes à cette place. Il ne peut satisfaire tout le monde, tout comme notre rapport à la parole nous confronte au manque à être. Il occupe ainsi cette place logique qui soutient une coupure dans le lien de parole pour orienter, donner une direction. Qu'il puisse se protéger d'une dérive qui le coupe lui-même du lien ! Car Il risque alors d'agir selon son bon vouloir, déconnecté du temps de l'écoute. Les bonnes rencontres feront qu'il pourra entendre plutôt, et être un bon « assemblé » comme disait un politique des dernières élections régionales.

Comme l'écrit Jean-Pierre Lebrun :

« La question donc devient bien comment aujourd'hui derrière l'horizontalité espérée, faire entendre qu'une verticalité est toujours en acte et qu'elle reste à resituer sans cesse, voire à ré instituer, simplement parce que ne pas le faire équivaut à l'abolir et à forclure ce que prescrit la structure du langage. »

Alors les dispositifs de parole, où cette parole peut s'exprimer dans la différence car référée au principe qui transcende (étant référé à la parole et à la castration symbolique comme dans le lien social notre action est référée aux missions qui nous sont confiées), pourront soutenir la prise de décision de celui qui occupe la place d'exception logiquement nécessaire.

Et c'est celui qui en occupe la place qui peut d'abord instituer des dispositifs de parole. Ces dispositifs font alors autorité pour chacun lorsqu'ils sont garantis et que chacun peut y risquer sa parole et rencontrer ce qui la limite. De l'impossible à tout dire et à occuper toutes les places, peut se rencontrer, alors, le possible d'une parole autorisée dans des places différenciées.

Alors oui, si soutenir des dispositifs de parole semble le plus juste de ce qui peut construire le lien institutionnel, il y a urgence à commencer tout autant qu'à prendre patience d'en juger des effets : les instituer pour en faire l'expérience et construire la confiance du dialogue et du débat pour orienter les décisions. Si ceci est nécessaire au niveau particulier d'un établissement ou service, chacun le construisant dans sa particularité, nous pouvons penser en effet que ces dispositifs sont à construire à tous les étages du montage associatif.

Jean-Claude Perrault

10 04 2010

## 5- Soutenir la question

Dans les années 2010, nous devons accueillir des mineurs isolés étrangers. C'est un choc de culture : la rencontre de l'étranger parmi les enfants autochtones démunis. Le choc est redoublé quand, quelques années plus tard, il faut cesser leur accueil car l'ASE pense, pour eux, d'autres modalités d'accueil. Le traumatisme est grand, quand sur le terrain, il faut fermer les chambres que nous avions ouvertes.

De ce qui s'impose dans nos lieux d'accueil, et qui rencontre les préoccupations d'une commission associative, nous en avons fait des questions pour répondre de notre actualité brûlante et ne pas rester sans voix.

Avec C Arnaud, chef de service au DESPA, et N Gripon, chef de service de l'Aiglon, nous organisâmes deux journées d'étude, l'une au niveau associatif en avril 2011 et l'autre avec des invitations de nos partenaires en octobre 2011. Les actes de ces journées sont disponibles en les demandant à C. Arnaud. Ici vous trouvez deux contributions qui sont l'occasion de me mettre au travail de la réflexion collective et de l'écriture toujours personnelle. Faire de ce que l'on rencontre, et qui « dépasse tout entendement », une question ouvrant sur le possible d'une réponse ; tel est l'enjeu.

*« Quelle différence y a-t-il entre l'étranger démunis et l'autochtone nanti ? » - demanda-t-il à son maître.*

*« Quelle différence y a-t-il entre une question et une Réponse ? » - lui répondit le maître.*

*E Jabès*

## Carrefour des mineurs étrangers isolés.

Ce temps d'exposition des pratiques rencontrées est issu d'une commission associative sur la protection de l'enfance. Des pratiques de terrain, dans l'accueil des mineurs étrangers isolés, y trouvent suffisamment d'écho pour décider de ne pas en rester là et répondre des questions brûlantes rencontrées. Ce carrefour est donc le premier temps, celui d'une reprise de témoignage par les personnes directement exposées dans ces rencontres pour exposer l'avancée de leurs réflexions. Un second temps est projeté en juin de cette année pour une reprise de ce travail d'élaboration avec l'invitation de partenaires directement concernés par ces questions, mais à des places différentes. Le troisième temps, envisagé dès à présent, est le temps de transmission de ce qui aura pu se construire de ce savoir-faire auprès des mineurs étrangers isolés, troisième temps pour le faire savoir.

Voici donc pour l'indication d'une méthode, méthode de recherche-action. Il s'agit de baliser un espace d'élaboration à partir de ce qui s'éprouve directement sur le terrain et qui déborde celui qui risque son désir d'accueillir ce qui « dépasse tout entendement » ; cette formulation prononcée lors de cette matinée dit assez bien « le réel » auquel chacun a affaire dans ces rencontres et la formidable inventivité auquel il pousse. Il pousse chacun dans ses retranchements pour inventer là même où le cadre légal se trouve convoqué, mais en même temps questionné sinon débordé. Il pousse à répondre du désir d'accueillir l'humain qui veut vivre et lui donner une place.

Revenons donc au temps de ce premier carrefour.

Après la présentation du contexte et des perspectives, trois situations sont exposées en binôme ou par une seule personne, au total cinq personnes nous adressent le constat de leur expérience et leurs pensées en cours d'élaboration. La qualité de l'écoute de l'auditoire (45 personnes de la sauvegarde) dit à elle seule la qualité de l'implication des exposants. Je ne reviendrai donc pas sur leur récit respectif à propos de l'histoire des jeunes accueillis et la qualité de leurs réflexions, témoignant déjà de manière toute personnelle d'une recherche d'une juste distance dans ce qui s'éprouve. Que leur témoignage face l'objet d'un écrit de leur part me semble bien venu, pour initier ce qui tente de s'écrire dans la démarche actuelle à partir de ce carrefour. Je reprends les choses ici à partir d'une place d'écouter à laquelle j'étais convié. C'est une pratique qui a pris corps au Despa pour ponctuer nos échanges institutionnels et mettre en relief ce qui est en train de s'énoncer. Il ne suffit pas de parler, encore faut-il entendre ce qu'on se dit et une écoute décalée peut en proposer la lecture. Là aussi trois temps logiques : le temps pour dire et s'adresser à quelqu'un, le temps pour comprendre et relancer de ses questions, le temps pour conclure c'est-à-dire pour se prononcer sur ce qui a été entendu de ce qui s'est dit. Dans nos dispositifs institutionnels une place peut y être réservée, et marquer ainsi la volonté de construire ce qui chemine dans la pensée collective de l'instant. Ainsi ce texte n'a que l'ambition de restituer ce qu'il m'a été possible d'entendre dans les trois exposés de la matinée.

L'entendu peut se nommer ainsi :

-la temporalité

-le passage de frontière

-A bras le corps

## 1- La temporalité

« Quand la détresse du monde prend visage humain », la temporalité de la rencontre se déploie. Là encore, cette temporalité s'exprime en trois temps parfaitement bien exposés.

Le premier temps, c'est le temps de la découverte avec « un sentiment de crainte devant l'inconnu ». Comment s'y prendre pour l'accueillir alors que tous les repères habituels sont bouleversés, et pas seulement ceux de la langue ? Comment ne pas être touché pas ce qui s'exprime d'un désir de vivre et un désir de reconnaissance qui s'actualise dans deux dimensions, celle de la recherche d'une régularisation sur le territoire et celle d'une re-co-naissance subjective dans la rencontre chez ceux qui ont tout quitté pour reprendre pied ?

L'arrivée dans un groupe de ces jeunes qui sont dans le désir du lien, qui se montrent sociables, « avec des élans de générosité » bouleverse aussi la vie du groupe. Ils peuvent même avoir une présence apaisante auprès des autres jeunes, qui eux expriment au contraire leur révolte (mais aussi leur espoir dirait Winnicott) dans l'attaque du lien. Ils obligent et ils invitent, tant leur appel est impérieux, à être imaginaire pour les rencontrer et les sortir de leur isolement ; là où d'autres encore nous obligent à être inventif pour ne pas succomber à l'attaque du lien par le rejet et pour savoir y reconnaître l'espoir fou d'être entendu autrement. Deux mondes se rencontrent si proches et si différents ; si proches dans leur humanité en souffrance pour être reconnu, si différents dans leur mode d'expression. L'un dans l'expression de son désir de vivre appelle l'autre secourable, l'autre pour ne pas souffrir d'un lien trop envahissant tente de le détruire pour renaître de cette destruction.

Ces jeunes étrangers, qui arrivent, sont aussi de fins observateurs de leur entourage. Ils l'ont appris pour survivre durant leur long chemin d'exil pour éviter toutes les menaces qu'ils n'ont pas manqué de rencontrer. Ils observent aussi les autres jeunes. Eux les étrangers savent dire alors combien l'attitude de ces autres jeunes, face à la vie, leur semble étrange. Mais de cette différence naît d'abord un étonnement réciproque et une « séduction » de la nouveauté.

Dans un deuxième temps ; passé le temps de la découverte et de l'attirance du différent, « le fossé se creuse ». Chacun retrouve son propre fonctionnement dans des logiques défensives parfois opposées comme dit précédemment. Même l'alliance avec l'éducateur peut changer de tonalité. Cette alliance se joue massivement dans la recherche de la régularisation et de l'obtention d'un statut l'autorisant à s'inscrire dans la communauté française. L'accompagnement se fait au fil des rendez-vous en préfecture et ambassade et dans les réseaux d'accueil de ces jeunes mineurs étrangers. Mais la chaleur de l'accueil et l'espoir d'être arrivé en terre promise se heurtent aux arcanes Kafkaïennes de l'administration et de la législation. C'est une course contre la montre jusqu'à la date fatidique de la majorité. Ils deviennent alors exigeants, exigence à la mesure de leur idéalisation de la terre d'accueil et ils ne comprennent pas pourquoi se refuse à eux ce qu'ils espèrent tant, et ils ne comprennent pas l'impuissance de ceux qui les accompagnent à surmonter les rouages administratifs et législatifs ; d'autant qu'ils se renseignent et que ce qu'ils entendent parfois discrédite à leur yeux le désir de ceux

qui les accompagnent. Ils ne doivent pas faire ce qu'il faut. Leur désir de s'intégrer ne peut pas être refusé. Ils doivent composer avec le possible et le différé d'une réponse officielle.

Dans les cas favorables, les avancées leur apprennent la patience et face à l'impossible tenir le possible.

Et là, faut-il parler des impasses qui ne viennent pas, cette fois, de la difficulté de la régularisation mais, pour certains, de leur propre histoire qu'ils se sont achetées auprès des passeurs pour se présenter dans une identité qui n'est pas la leur. Il y a ce qu'il faut dire de leur histoire et ce qu'il faut taire, voire falsifier, pour s'acheter le droit de s'inscrire sur le sol français. Comment vivre avec le flou de son histoire pour se donner la chance d'une reconnaissance ? Hiatus.

Dans ce temps d'accompagnement, ceux qui sont au plus près sont chargés de cette conflictualité, ils la vivent, ils en sont affectés.

Troisième temps : le temps du verdict.

Une délivrance dans les cas heureux et un chemin à construire à partir de ce qui fait date, car la terre promise est encore loin mais la vie ici peut continuer.

Un traumatisme dans le cas d'un refus de régularisation.

Deux champs s'affrontent alors : le champ de la protection de l'enfance et le champ législatif et administratif de la régularisation et du droit des étrangers. A 18 ans l'intéressé peut se voir adresser une fin de prise en charge. Toute l'histoire s'arrête-t-elle ? Celle de la régularisation et de la prise en charge oui. Celle du désir de re-co-naissance non, mais il n'est pas en notre pouvoir de connaître les traces que cette rencontre pourra laisser. Si cette rencontre a été véritable sans nul doute que ces traces resteront vivantes.

## 2- Le passage de frontières

Ceux qui arrivent en ont passé de nombreuses frontières au cours de leur exil et parfois au péril de leur vie. Il en est une qu'ils franchissent dès le moment du départ. Ils quittent tout. Ce sont des mineurs, des étrangers, des isolés. Ils prennent le risque de vivre et même ils prennent le risque de mourir face aux dangers de leur exil pour vivre. Là c'est une frontière intérieure. Un jour ils se décident.

Quand la détresse du monde prend visage humain, d'un humain qui veut se faire reconnaître, dans cet humain là nous nous y reconnaissons.

Cela veut dire que cette frontière là nous la reconnaissons en nous-mêmes dans ces rencontres et elle nous déporte et nous déplace. C'est le passage à une position désirante. Alors l'appel au désir de vivre, que ces jeunes, nous lancent touche et touche au-delà de tout professionnalisme. Cela s'exprime au cours de cette matinée dans le questionnement des postures professionnelles pour interroger sur notre engagement militant. Qu'est ce qui délimite l'action ? Qu'est ce qui fait cadre ? Quel soutien trouver dans la pratique de chacun et orienter l'action ? Des questions qui insistent sur la vie du désir qui déborde tout cadre formel existant. Alors rencontrer ces jeunes, à ce moment de leur existence, vient interroger le fondement de notre engagement professionnel. « Les mineurs étrangers viennent bousculer nos pratiques » jusqu'à interroger les lois de la cité qui font obstacle à leur désir d'intégration.

Quelque chose cherche à se dialectiser. Le désir de vivre de ces jeunes cherche son inscription dans le lien social. Le sociétal l'agrée ou le récuse. Où placer le combat ? Dans la lutte militante pour infléchir

la politique sur l'émigration ? Dans l'accompagnement professionnel qui le reconnaît dans son désir de vivre par-delà la question de la régularisation ? Cet entre-deux déplace chacun, entre sa place de professionnel accomplissant sa mission de protection de l'enfance et son engagement militant en politique ? Il y a un entre deux qui invite chacun à la singularité de sa réponse, par-delà l'appel à une position associative qui reste à construire. Car une question est posée : « comment protéger le lieu d'accueil sans pour autant être un lieu de non droit ? »

La question du non agrément par une instance symbolique me fait penser à une illustration biblique. Dans l'histoire biblique, Caïn n'est pas agréé par son Dieu au moment des offrandes, contrairement à son frère Abel. Ne sachant pas en faire une épreuve de vie, il s'enferme dans un défaut de parole et déchaîne sa haine meurtrière sur son frère. Cette lecture singulière de cet épisode biblique peut-il nous aider à réfléchir à la question de l'agrément et de la reconnaissance ? Epreuve redoutable ! Comment faire pour que ce refus ne se transforme pas en un enfermement persécutif déchaînant la haine ? Certainement qu'il y faut de la rencontre qui inscrive autrement le sentiment de leur valeur. Mais justement arrêtons-nous sur ce point : le sentiment de leur valeur. Pour tenter le coup de l'exil, il est fort à parier que cette validation de leur valeur ils l'ont déjà reçue dans leur histoire, sinon comment imaginer qu'ils puissent consentir à prendre le risque de l'exil et tout quitter. Ils ont certainement emporté en eux l'essentiel. Alors l'enjeu de la rencontre avec nous est peut-être de retrouver ce qu'ils ont reçu de l'acquiescement à la vie.

Mais pour Caïn, il n'y avait pas de services sociaux à l'époque et, de sa défaillance dans l'épreuve, sa descendance en sera marquée. Plus sérieusement, dans tout ce parcours redoutable et épuisant, qu'est ce qui pourrait soutenir le désir de vie malgré tout pour qu'il ne se transforme pas en haine ? Plutôt qu'un défaut de parole comme dans l'histoire biblique, une parole secourable peut-elle venir, à point nommé, pour en faire une épreuve symboligène et valider ce qu'il a risqué ?

Nous retrouvons toujours deux champs qui se croisent et s'articulent, tout en étant sur deux plans différents, celui de l'inscription dans le lien social et celui de son inscription subjective dans son lien à l'Autre symbolique, et cette dernière tient à l'histoire de chacun et à l'interprétation qu'il a pu en faire. L'histoire de Caïn montre que l'Autre n'agrée pas comme une lettre à la poste. Il peut même carrément se dérober comme dans le livre de Job.

Alors dans cette épreuve, pour accompagner cette épreuve, il faut pouvoir se caller à une juste distance pour reconnaître cet acquiescement à la vie. S'il pouvait être reconnu quand l'autre le demande et nommé dans une parole qu'il puisse entendre ! En voilà une qui fut donnée par un « vieux » à un de ces jeunes accueillis que je vous rappelle pour conclure ce point, faute de pouvoir soutenir la réflexion plus avant.

« On trouve dans les rivières ce qu'on ne trouve pas dans la mer. »

Le jeune en question en fut très soulagé.

### 3- A bras le corps

Ces jeunes, dans le risque pris de l'exil, ont le désir chevillé au corps. Dans leur appel, ils nous font ce cadeau du rappel de l'acquiescement originaire à la vie. Mais ce risque n'est pas qu'une vue de l'esprit. Ils en ont payé le prix et leur corps en porte la marque. Leur corps peut être abimé, meurtri, parfois martyrisé. La rencontre se fait alors autour des soins à apporter dans une préoccupation primaire du corps qui nous fait toucher au plus près les fragilités de la vie. Ils s'en remettent à notre présence secourable puisqu'ils n'ont personne d'autre. Peut-être est-ce là des situations extrêmes mais elles existent. Et la place que chacun est appelé à prendre ne laisse pas indifférent. Mais peut-on être tout et se laisser prendre dans ce tout pour l'autre ? Ils ont tout quitté avons-nous dit alors pouvons-nous être ce tout à retrouver ? Sommes-nous rivières ou la mer dans son immensité ?

L'arrivée de ces jeunes demande aussi de la vigilance en matière de santé public avec l'arrivée de maladies qui avait disparue en France. C'est une vigilance pour les personnes en contact avec ses jeunes au niveau de leur propre santé pour qu'ils n'aient pas à le payer de leur propre personne comme il en est fait le témoignage. Ainsi on le voit, payer de sa personne se décline parfois au propre comme au figuré. Des protocoles de soins sont à mettre en place, ainsi la santé du corps sera préservée au mieux. Des dispositifs de mise au travail et d'élaboration de ces rencontres sont aussi indispensables pour ne pas laisser le professionnel seul face à ces situations et éviter l'écueil d'une position impossible, celle d'être tout.

Dans la temporalité de la rencontre, une juste place doit pouvoir se construire. Si ces rencontres invitent à un franchissement de frontières et à payer de sa personne que ce ne soit pas sans l'assurance et le soutien d'une élaboration collective. Face à ce qui dépasse l'entendement, construisons un positionnement individuel et collectif qui redonne de l'entendable et du possible à tenir.

#### **Retour sur les mineurs\_ français\_ en famille**

Ce qui questionne la rencontre de l'extra-ordinaire, au travers de ces jeunes mineurs étrangers isolés, questionne en retour la rencontre de l'ordinaire pour autant que l'on puisse parler ainsi de nos « jeunes français en famille » et ce beaucoup plus qu'on ne l'imagine au départ. Encore faut-il percevoir des frontières moins visibles ou plus friables.

Nous avons dit, que dans le temps de la découverte, deux mondes se rencontrent. Ce sont deux mondes culturels certes, mais aussi deux mondes psychiques qui s'opposent et se ressemblent. Quand la misère de monde prend visage humain ? Là ce n'est pas que la misère qui vient de loin. Il y a la misère du monde au cœur de nos cités et Angers est bien placé pour le savoir. Mais peut-on nommer leurs différences et ce en quoi elles se ressemblent ?

Une première opposition peut-être :

Les uns ont tout quitté, les autres ne veulent ou ne peuvent rien perdre.

C'est une première approximation massive. Les uns sont dans l'appel à l'autre, les autres sont dans le rejet de l'autre. On appelle parfois cela la toute-puissance. Ils ne veulent pas se soumettre aux lois et règles qui nous limitent dit-on, alors que les uns veulent s'intégrer. Et s'ils avaient aussi de bonnes raisons pour ça, des raisons qui ont besoin d'être entendues et qui sont tout aussi valables à leur niveau. Seulement leur mode d'expression, par l'attaque du lien, nous les rend plus difficilement audible !

Autre opposition, eux ont une famille et un sol où ils ont grandi ! En dehors des faits objectifs est-ce une évidence ? Les mineurs étrangers aussi ont une famille, même s'ils l'ont quittée et ont choisi de le faire, même si elle est décimée. Une famille, ils l'ont eue et leur capacité à choisir l'exil, même si c'est un choix forcé, montre la consistance pour eux d'un terreau familial qui forge le désir de vivre et de se séparer. Car qu'entendons-nous par famille ? Si l'on entend par famille la filiation dans laquelle tout homme est accueilli pour pouvoir se construire et se séparer, pour éprouver son désir de vivre dans les liens à renouveler en dehors de sa famille d'origine, alors qui a le plus de famille ? Qui a le plus de famille en lui ? Cela ne veut pas dire pour autant que cette séparation n'est pas douloureuse ! Mais que dire de la douleur d'une séparation impossible ? D'un exil à l'intérieur même d'une famille dont on ne peut pas couper les liens pour les déplacer, les transférer, pour créer des liens ailleurs, pour une nouvelle alliance ? Nos mineurs autochtones en famille, eux aussi ont des frontières à traverser et peut être même des frontières à construire en eux, entre eux et l'autre familial, pour se construire une filiation dans l'ordre symbolique quand le symbolique signifie étymologiquement l'action de séparer. Alors oui des frontières peuvent se traverser quand elles sont tracées psychiquement, alors que des murs enferment dans des espaces confusionnels.

Dans le cadre de la protection de l'enfance nous sommes appelés, dans les placements, à travailler sur cette dimension de la séparation. Nous essayons de positionner au mieux cette question en demandant au jeune de quoi il a à être protégé autour de lui et aussi en lui. C'est une manière de lui demander s'il perçoit la nécessité d'inscrire de la différence en lui et s'il a pu se construire ses propres frontières à franchir.

Ceux que nous accueillons bénéficient d'une mesure de protection avec une indication de séparation. Parfois cette mesure s'impose et ils ne l'ont pas décidé. Là encore, ce n'est pas un exil décidé, c'est un placement imposé. Rien ne garantit de prime abord qu'ils vont le vivre comme une mesure de protection, tout dépendra de ce qui pourra être nommé de cette mesure et par qui. De ces préalables à l'admission dépendra la capacité de vivre le placement autrement que comme une violence supplémentaire qui sépare là même où de la séparation n'a pas pu s'inscrire psychiquement. Et il n'y a pas de séparation sans nomination de la séparation.

Pour ces mineurs étrangers il a été justement signalé que la rencontre se déroule dans une temporalité qui passe par certains seuils. Passé le temps de la découverte de la terre promise et des accueillants, une réalité de l'Autre politique et législatif surgit brutalement. L'Autre social et politique ne donne pas son agrément comme une lettre à la poste. Alors, après un mouvement d'ouverture et d'espoir, vient un mouvement de fermeture qui jette la suspicion sur ce que veut l'Autre, et cette suspicion peut détruire le lien de confiance avec l'éducateur, sauf à être dans une lutte militante avec lui. Psychiquement c'est très couteux, la déception est à la mesure de l'idéal projeté dans la terre d'accueil. Tout dépend sans doute d'ailleurs de ce qui conditionne leur départ et de ce qu'ils projettent sur la terre d'accueil. L'aphorisme de l'ancien a peut-être cette vertu d'ailleurs d'atténuer cette quête d'un idéal en invitant à consentir à la perte. Tu ne trouveras pas la mer des origines, mais d'autres choses dans la rivière. Puisse-tu consentir à la perte, qui te fera riche de nouvelles trouvailles. Alors dans ce temps de fermeture, repéré chez les jeunes mineurs étrangers, dans ce moment de refus de l'agrément par l'Autre, sommes-nous si éloignés de ce que vivent nos jeunes dans leur enfermement. A quel Autre ont-ils affaire sinon un Autre symbolique rabattu dans sa dimension familiale. Ont-ils été agréés eux-mêmes, non pas dans leur pays d'accueil qui suppose qu'ils aient pu franchir déjà des frontières, mais dans leur famille d'origine. Ont-ils été entendus dans leur appel à se différencier et se séparer ? Ont-ils été entendus dans leur acquiescement à la vie ?

Avec la non-séparation et la confusion, on voit combien cela pose problème, avec un coup psychique considérable. Comment vivre dans la dépendance de l'autre dont il est urgent de se séparer, urgence encore plus grande à l'adolescence quand cette dépendance du lien se trouve renforcée et menacée de l'enjeu sexuel. Dans la non-séparation ils se construisent un Autre infaillible qui répondrait de tout, sans alternative, car en dehors de ce tout ils ne sont rien. Toute expression d'un manque, support du

désir pour le quotidien du névrosé, devient insupportable. L'autre ne doit pas défaillir ou alors c'est un traître. Alors bien sûr plusieurs scénarii pathologiques sont possibles qui vont de la déficience à la psychose en passant par les « agirs » qui nous intéressent là en premier lieu. Quand une séparation n'est pas symbolisable elle est agie. Nous sommes dans le registre des passages à l'acte. Dans les cas les plus radicaux, elle est agie en supprimant un des deux termes du lien : soit j'attaque l'autre pour le supprimer ou être tout puissant sur lui ; soit je me détruis avec des conduites à risque ou je me soustrais radicalement à la dépendance de l'autre par la mort, tout en m'assurant de ma toute puissance par la culpabilité que je lui impose s'il se sent responsable de cette mort. On le voit bien que la toute-puissance supposée n'est que son impuissance à s'inscrire dans la différence et la séparation. Cette séparation (appelée aussi castration symbolique), l'Autre parental aura été dans l'incapacité de la lui transmettre, étant bien souvent lui-même pris dans une impasse de transmission probablement à son propre niveau générationnel. Cela veut dire aussi que, dans nos lieux d'accueil, il faudra s'en souvenir lors des rappels à la loi et aux règlements pour sortir d'une logique de la toute-puissance. Faisons entendre que la loi que l'on rappelle c'est d'abord celle qui nous traverse et qui s'impose à nous, parce que nous ne sommes pas tout puissant. Je ne peux transmettre que ce qui me structure et me traverse à mon insu et dont je témoigne dans mon action.

Alors bien sûr, le vécu du lien éducatif est très différent avec ces jeunes qui se sont construits dans la violence et l'attaque du lien. Ce n'est pas gratifiant, sauf à entendre l'appel d'une autre frontière à construire. Ironie du sort, lorsque l'on échoue dans cette tentative avec eux, il arrive qu'on leur propose des séjours, dits de rupture, dans des pays africains, entre autres, histoire de se construire des frontières intérieures en passant ces frontières que les mineurs isolés ont franchies en sens inverse.

« On ne trouve pas dans la mer ce que l'on trouve dans les rivières. »

### **En guise de conclusion temporaire**

Quand la détresse du monde prend visage humain, d'un humain qui veut se faire reconnaître, dans cet humain là nous nous reconnaissons. Si les jeunes mineurs étrangers nous aident en retour à mieux nous y reconnaître dans la détresse de nos jeunes français qui se sont construits dans l'attaque du lien, alors oui décidément, de leur présence, ils nous font un cadeau.

JCP 16 avril 2011

## **Carrefour des mineurs isolés étrangers : Le prendre soin.**

Dans ce second temps du carrefour, nous nous retrouvons autour de la question du prendre soin. Pour nous accompagner et ouvrir le champ de la réflexion, le docteur Cateland du Conseil Général et le docteur Malka du service de pédopsychiatrie du CHU ont répondu à notre invitation.

Le docteur Cateland amorce notre réflexion en balisant le prendre soin autour de trois axes de questions en matière de santé :

\_ la santé physique, avec parfois son risque vital, ou des transmissions de pathologies, qui nécessite identification et prise en charge urgente.

\_ la santé psychique avec les vécus de rupture, leurs différences et la volonté de s'inscrire dans leur nouvelle terre d'accueil avec l'incertitude sur la reconnaissance officielle de leur statut.

\_ la prévention en matière de santé publique au regard de leur histoire médicale, des vaccinations, des maladies endémiques de leur pays d'origine.

Sur le plan de la santé physique, les réalités sont très diverses. Certains ont traversé les frontières de l'exil avec un état de fraîcheur étonnante là où d'autres sont extrêmement diminués physiquement en raison des traumatismes subits, voire des sévices dont le corps est marqué.

Sur le plan psychique la diversité est aussi de mise. Cela s'exprime par une souffrance de la séparation, qui va d'une souffrance somme toute normale, au regard du choix consenti ou non de l'exil, jusqu'à un vécu persécutif. Les effets pour chacun d'une telle rupture dans leur vie renvoient sans doute aux fragilités de leur propre structure psychique. Cet évènement d'exception, l'exil, vient faire apparaître leur zone de fracture allant du normal au pathologique. En quelque sorte les modalités d'expression du vécu de l'exil s'exprimeront en fonction de leur propre terre d'accueil psychique en tant que structure. Une situation d'exception, l'exil, rencontre donc une singularité psychique, leur structure psychique ; à quoi s'ajoute un contexte d'accueil social particulier qui a aussi bien sûr son incidence déterminante suivant ce qui va pouvoir s'inscrire ou non pour eux sur le sol français.

Sur le plan de la prévention, notre méconnaissance d'affections comme les maladies tropicales, ou la résurgence aujourd'hui de maladies qui semblaient avoir disparues de notre territoire, comme la tuberculose, sont aussi une source de projection possible de nos peurs de l'inconnu.

Le docteur Malka nous rappelle ensuite que le somatique et le psychique ont partie liée. L'affolement d'un jeune devant un simple rhume signale sans doute plus l'effondrement psychique qui est le sien plutôt qu'une méconnaissance d'une affection bénigne en miroir de notre méconnaissance des maladies infectieuses. Le vécu d'abandon, la résurgence, dans

l'actualité de l'exil, de traumatismes affectifs antérieurs peuvent précipiter dans un vécu catastrophique du corps, dans une atteinte des enveloppes corporelles contenant. La qualité de l'accueil est alors primordiale pour restaurer une sécurité d'existence et reprendre pied.

## **Comment accueillir et prendre soin**

Le « comment accueillir et prendre soin » nécessite un repérage et une prise de connaissance de la réalité rencontrée sur ces différents axes pour sortir d'un effet de saisissement devant l'ampleur de ce qui surgit et de sa diversité. Comment accueillir et prendre soin pour que la personne de l'étranger ne soit pas submergée et effacée par l'effet d'étrangeté qu'il suscite en nous ? Peut-il être accueilli dans son humanité familière débarrassée de la fascination de l'extraordinaire ?

Notre connaissance ou méconnaissance de la réalité rencontrée façonne sans doute notre capacité d'écoute et peut rendre flou notre positionnement dans l'écoute. Alors comment prendre soin et à quel niveau ? Comment, à la place que l'on occupe, être présent dans la rencontre ? Être présent d'une certaine place mais pas à toutes les places. Prendre soin de l'autre serait donc occuper une juste place qui authentifie et reconnaît la valeur de ce qu'il a risqué pour vivre ; que ce risque-là est nourri de ce qu'il a reçu et qui reste vivant en lui malgré le prix à payer de la séparation.

Ajuster sa place pour prendre soin nécessite sans doute de surmonter certains écueils. Peut-on en repérer quelques-uns ?

## **Se dé fasciner de l'inconnu**

Nous l'avons dit, la prise en charge de ces jeunes nous plonge dans un certain désarroi devant l'inconnu, devant le non- familier de leur récit de vie et des affections du corps. Prendre chaque question à part et tenir le possible d'une connaissance plus « objectivée » est sans doute nécessaire.

En matière de prévention par exemple, l'idée de faire intervenir un médecin spécialisé dans les maladies infectieuses nous semble utile pour « objectiver » un savoir médical sur des maladies qui nous sont inconnues et nous déprendre d'un effet de fascination devant l'inconnu. Des protocoles de soins et de prise en charge médicale du corps mieux identifiés nous aideraient sous doute à répondre d'un réel toujours envahissant.

## **Accepter ou repérer le malaise d'un certain flou**

Mais dans la rencontre même, au-delà de la projection sur l'inconnu, un certain nombre d'écrans peut parasiter l'écoute et ce du côté de l'interlocuteur. Pour beaucoup domine un récit de vie parcellaire. Plusieurs raisons à cela : soit la retenue est volontaire entre ce qui peut se dire de façon officielle ou non ; soit le temps du récit n'est pas possible en raison de la barrière de la langue (la personne ne peut pas nommer les choses au plus juste sans la présence d'un traducteur sensible à l'urgence de ce genre d'adresse) ; soit les mots manquent tout simplement pour dire l'épreuve de l'exil consenti ou non, ce n'est pas l'heure. De plus ces trois raisons d'un récit lacunaire ne sont pas exclusives les unes des autres. Les trois peuvent être vrais ensembles.

Toute la difficulté est de rester attentif à leur réalité du moment dans le temps de la rencontre avec eux, sans faire écran avec nos projections ou avec un certain malentendu de l'appel qui cherche à se faire entendre. Nos projections face à l'inconnu et l'extraordinaire de leur situation d'exil sont d'ordres différents nous l'avons vu. Notre ignorance de leur histoire venant de leur incapacité à nous l'adresser, ou de leur réticence à le faire, peut en être un autre écueil accentuant le malentendu. Mais, dans le désir de prendre soin, il y a un certain positionnement du désir de savoir et de comprendre qui mérite réflexion.

## **Un cas particulier de méprise : La place du trauma**

Quand leur difficulté psychique actuelle s'exprime par exemple par un retrait dans le lien ou une humeur triste, nous sommes tentés de le lire dans son histoire antérieure. Peut-être voyons-nous juste mais que pouvons-nous faire d'un savoir supposer sur l'autre, même s'il est confirmé par un récit extérieur à la personne elle-même, s'il ne peut ou ne veut nous l'adresser. Dans le désir de prendre soin il y a méprise à régler le lien de parole sur un savoir extérieur au lien présent qui se construit. Une rencontre qui forcera à savoir ce qui s'est passé ne respecte pas la temporalité de la rencontre. Accueillir n'est pas chercher à savoir. Accueillir c'est être présent dans la rencontre pour que se renoue, en lui, son histoire dans le lien vivant de la présence de celui qui l'écoute. Si ce lien est vivant, le plus terrible de l'histoire pourra venir se dire, pour se défaire comme ce qui a été mais n'est plus, par le don même du lien présent disponible. Le lien présent est disponible pour le possible à venir et non pas pour confirmer l'inexorable du traumatisme qu'on voudrait absolument qu'il dise.

Prenons un exemple, puisque le docteur Malka nous le donne.

Le docteur Malka nous parle d'un jeune qui, arrivé en France, se questionne douloureusement sur ses origines. Il n'a pas connu ses parents biologiques. Une femme, rencontrée dans la rue et qui l'a recueilli pendant de nombreuses années dans son pays, a finalement été investie par lui comme une mère. A partir de cette expérience relatée par le jeune, dans le temps de la consultation, cette femme, qui l'avait élevé et qui avait fait trace en lui avant de mourir, a pu être nommée comme sa mère. C'est d'ailleurs après la mort de cette femme que le jeune a commencé à aller très mal, en proie à de multiples maltraitances par des adultes malveillants

à son égard. C'est dans ce contexte que sa rencontre avec un passeur a abouti à sa venue en France

Dans le temps transférentiel de la rencontre, à point nommé, le docteur Malka peut lui dire que sa mère c'est cette femme-là. Ce jeune en question s'en trouve apaisé. Que s'est-il passé ?

Au-delà de l'histoire traumatique proprement dite, ce qui se trouve confirmé dans le lien transférentiel est l'importance de la parole qui confirme l'autre dans sa capacité de trouvaille.

Comme le dit Winnicott au sujet de l'enfant, il est capital pour lui de trouver un objet à réparer, réparable et déjà réparé.

### Réparer

Pour l'enfant, ou l'infantile en chacun, il s'agit d'investir un objet d'amour avec cette illusion d'être responsable de sa valeur par son investissement affectif.

### Réparable

Il faut qu'il soit réparable donc qu'il réponde de cette affection. A l'appel lancé il lui faut un autre qui réponde de sa présence. Cela est si vrai que des enfants ayant à faire avec une mère déprimée se lancent dans une tâche harassante de la rendre présente par tous les moyens, jusqu'à par exemple son agitation qui provoque le réveil de sa mère par la colère. Il rend sa mère présente par sa colère. Il ne peut donc céder sur son agitation si la présence maternelle lui est vitale et que son agitation de ce fait même lui rend sa mère. De cette agitation Dolto pouvait dire qu'elle est l'électrochoc du pauvre.

### Déjà réparé

Enfin l'objet est déjà réparé. Dans son fondement, cette qualité du lien ressort d'une parole vivante qui n'appartient pas en propre à l'objet lui-même. C'est un don de parole qui, venant de la mère répondant à l'appel, par exemple, témoigne qu'elle en est traversée et qu'elle peut donc le transmettre.

*C'est la trouvaille d'un appel lancé et entendu qui dans l'exil peut se rejouer. De cet appel peuvent se renouer en soi les traces vivantes des liens d'origine, pour trouver à se redéployer dans les liens vivants disponibles du nouvel espace d'accueil.*

Ainsi le jeune, qui se voit confirmé dans sa capacité créatrice à trouver un objet qui fasse mère-pour-lui, se trouve confirmer aussi dans le fait qu'il en a bien eu une avant, pour pouvoir si bien aujourd'hui retrouver un objet d'investissement qui fasse mère-pour-lui. Et cette femme de la rue aura entendu comme tel cet appel. Le thérapeute, en prenant soin du lien symbolique qui suture le réel traumatique, le confirme lui-même dans sa potentialité créatrice de lien symbolique. Il nomme le lien maternel dans le lien transférentiel. « Cette femme est ta mère qui demeure vivante en toi pour savoir si bien en retrouver une comme elle, pourrait-

on dire ». En réponse de son adresse au thérapeute, ce dernier lui confirme la valeur de son appel dans le fait qu'il a été entendu par cette femme mère-pour-lui et par le thérapeute qui lui confirme l'importance du lien symbolique. Cette histoire confirme par là même la parole du vieux, qui nous était rapportée lors du carrefour précédent, disant à un jeune que l'on trouve dans la rivière ce que l'on ne trouve pas dans la mer. L'important est la trouvaille renouvelée et renouvelable car déjà réalisée dans l'appel originel à la vie, pour peu que cette trouvaille se fasse avec un potentiel de déplacement. Une fois créé du lien symbolique en soi, il reste disponible pour se déplacer ailleurs. La terre d'accueil est la terre du symbolique en soi (ou la terre du réel marquée du symbolique), et cette terre peut être féconde pour peu qu'elle ait été bien ensemencée. Il est de la responsabilité du thérapeute de faire entendre cette germination du symbolique plutôt que d'arrêter la quête de l'Autre en la rabattant sur l'aspect dévasté d'une terre traumatique stérile ; ce qu'un certain savoir sur l'autre peut bien sûr toujours venir confirmer. L'accent n'est plus mis sur le trauma mais sur ce qui l'a déjà dépassé par l'adresse même qu'il peut en faire. Le trauma est un débordement de toute capacité à reprendre pied dans le lien de parole, ce que l'appel tente de restaurer. L'appel est la transformation du cri en parole adressée pour peu qu'une présence vivante l'entende. Le cri peut se transformer en appel car une présence en accuse réception dans le lien transférentiel.

Les récits fragmentés de ces jeunes, pour des niveaux de raisons différentes nous l'avons vu, peuvent être entendus pour qu'ils se rassemblent dans leur dimension d'appel d'un sujet ayant pris le risque de vivre par-delà l'exil. Il y a donc un positionnement à tenir que ce soit dans un cadre thérapeutique ou dans le lien éducatif si un art de la conversation ordinaire veut bien soutenir ce qui oriente vers l'appel à la vie.

Ainsi dans le prendre soin comment peut-on avancer avec ces jeunes isolés étrangers ? Dans notre réflexion en cours c'est sans doute un appel aussi à une certaine rigueur :

Une rigueur dans l'objectivation d'un savoir médical et culturel nous sortant d'un inconnu massif.

Une rigueur dans les conditions de recueil de leur discours

Une rigueur dans un positionnement de l'écoute qui soutient la mise en mouvement du désir de vivre dont ces jeunes témoignent.

A cela ajoutons une rigueur dans le discours sur le cadre administratif et législatif qui encadre l'accueil. Mais un autre groupe de travail nous aidera dans cette élaboration.

JCP le 2 11 2011

## 6 – Dire Ecouter Conclure

Parmi les espaces d'élaboration de nos pratiques éducatives, nous trouvons les conseils de maisons. Une fois par trimestre, à peu près, des représentants des professionnels de chaque maison se rassemblèrent avec les chefs de service, au moins un psychologue et le directeur autour d'une question ou d'un thème. Loin d'uniformiser les pratiques, chacun venait exposer sa manière de faire après en avoir discuté dans sa propre équipe. Chacun exposait la singularité de sa réponse tout en écoutant la différence d'avec l'autre.

Le psychologue de la séance étant attendu à une place d'écouter, restituant sa lecture de ce qui a été entendu de ce qui s'est dit. Cette pratique s'est instaurée progressivement dans l'institution à partir d'expériences qui avaient suffisamment convaincus ou retenu l'intérêt de quelques-uns pour être reconduites.

Plus fondamentalement ce dispositif de parole, d'écoute et de ponctuation, qui a vu le jour dans l'institution, a pu se construire et s'ancrer dans nos pratiques car il soutient les temps logiques de la parole ; si celle-ci est suffisamment orientée par l'altérité : Dire, écouter, conclure.

Parfois, d'en occuper la place d'écouter, pour conclure d'un dire interprétatif l'entendu, eut aussi l'effet d'un prolongement par un écrit que je réadressais ensuite aux équipes, sous couvert de la direction bien entendu. Vous trouvez donc ci-après les écrits suscités par les conseils de maison du 7 novembre 2013 et du 10 février 2014.

Le texte sur Ulysse, à la suite du conseil de maison du 10 février, sera aussi l'occasion d'initier le premier « Jeudi du Despa » ; soirée où des invités viennent exposer une question qui rencontre notre intérêt. Une version réécrite du texte trouvera ensuite place dans la revue « PSYCHANALYSE » de septembre 2016.

## **Accompagnement éducatif et alimentation.**

Le conseil de maison du 7 novembre 2013 portait sur l'alimentation, avec des échanges variés et riches des réflexions de chacun des représentants des équipes. J'y reprends ici quelques éléments de cette discussion qui auront retenu mon attention : une plainte et un refus.

### **« C'est dégueulasse ! »**

Voilà une plainte entendue de façon récurrente. Passé la question de la qualité de la nourriture et des prestataires de service, le constat est fait d'une plainte de toujours entendue quelques soient les modes de restauration. Pour ceux qui l'ont connue, même la restauration faite sur place était l'objet d'une telle critique, hormis le jour du steak-frite qui offrait le spectacle d'une noria de serveurs en quête de rab dans les allées de la Marmitière. Au-delà des critères objectifs sur la qualité de la nourriture et des habitudes alimentaires de nos jeunes, la question intéressante à soutenir est de savoir ce qu'ils nous adressent dans cette plainte. Qu'est-ce qu'ils viennent nous dire à travers elle, tant il est vrai que, quelques soient les époques, elle s'exprime ? Je proposerais alors une tentative de réponse, en considérant que l'alimentation touche subjectivement profondément la sphère maternelle dans sa qualité de réponse aux besoins fondamentaux de son enfant. N'oublions pas que nos jeunes sont placés et que nous leur offrons, dans notre institution, un nouvel espace d'accueil les déplaçant de leur espace d'accueil familial originel. L'adhésion et l'investissement à/de cet espace d'accueil sont donc ambivalents. Il est, à la fois, voulu et refusé comme espace potentiel de créations de nouveaux liens, inscrivant en eux de la différenciation et de la séparation. De même, la mère nourricière et comblante qu'ils réclament, pour réparer le dam imaginaire ou les traumatismes réels subis, n'existe pas. Ils doivent composer avec une mère suffisamment bonne comme le dirait Winnicott, c'est-à-dire une mère suffisamment étayante pour palier la prématurité physique et affective, mais une mère aussi qui introduit progressivement au manque supportable de la vie désirante pour rencontrer un autre différent. Cet autre, s'il se montre présent dans la rencontre, ne comble pas tout en permanence et la fiabilité du lien fait supporter une réponse différée. Cette mère n'est pas toute bonne. Elle l'est au mieux dans une mesure suffisante pour aider l'enfant à gérer ses frustrations, les dépasser et l'introduire à l'éthique humaine du sujet parlant et désirant ou à la castration symbolique pour le dire autrement.

Donc quand ils nous disent que c'est dégueulasse, même s'il n'est pas exclu d'en considérer les critères objectifs, ne pouvons-nous pas entendre, qu'à un certain niveau, ils demandent un Autre sans faille qui répondrait de tout ? S'il ne répond pas de tout c'est tout simplement insupportable. Pour dire l'insupportable au niveau de la satisfaction des besoins primaires et de l'alimentation, ils nous disent donc que c'est dégueulasse comme ils peuvent le dire bien autrement sur d'autres plans.

### **Le refus de manger**

La sphère alimentaire sensible aux interactions affectives primaires peut être aussi le théâtre de pathologies alimentaires pouvant aller, dans les extrêmes, de la boulimie à l'anorexie. Si ces extrêmes sont traités généralement dans le cadre de l'hospitalisation, nous pouvons en rencontrer

Des formes atténuées dans nos lieux d'accueil. Si nous parlons de formes atténuées, elles n'en conservent pas moins la même structure du point de vue de la stratégie du désir inconscient. Il ne s'agit plus là d'une plainte adressée à l'autre pour dire que ce que tu m'offres ne vaut rien, ou que tu n'es pas à la hauteur du lien fusionnel et confusionnel que je réclame. Il s'agit d'une mise en acte d'un refus plus radical. Je refuse que cette nourriture n'emplisse ma bouche, avec sa réciproque, je mets tout dans ma bouche sans limite jusqu'au vomissement comme dans la boulimie. Ces troubles alimentaires peuvent apparaître à l'adolescence et/ou être le signe persistant d'une perturbation précoce des conduites alimentaires.

La lecture clinique de ces troubles alimentaires précoces peut se faire dans le sens du refus de n'être qu'un corps à nourrir ou une bouche à remplir. Il peut s'entendre comme un appel aux qualités relationnelles précoces comme le portage, le regard et tout ce qui concourt aux plaisirs de la relation et de l'échange. Ces troubles, d'avant l'avènement de la parole pour l'enfant, sont donc aussi un appel à l'Autre pour rentrer dans le plaisir de l'échange et partager la valeur d'une qualité de présence ; avant que le plaisir de cette présence ne se médiatise par les mots et la parole adressée. D'ailleurs Dolto pouvait dire que les mots échangés étaient les seuls « doudous » qui vaillent. En raccourci, nous pouvons entendre que ce refus de n'être qu'une bouche à nourrir est un appel à la parole échangée.

Aussi, me semble-t-il, lorsque nous retrouvons de tels signes présents dans les conduites alimentaires, dans nos lieux de vie, c'est une invitation à la vigilance sur ce qui se rejoue pour tel sujet dans l'espace d'accueil que nous lui proposons.

### **Entre le refus et la plainte**

Si l'avènement d'un sujet désirant en passe par ces modalités relationnelles subtiles, il doit aussi pouvoir advenir à la parole pour se faire entendre et être reconnu dans sa valeur, tout autant qu'il accorde de la valeur à la place et la parole de l'autre. Dans cette trajectoire, peut être pouvons-nous entendre que les jeunes, que nous accueillons, sont encore figés quelque part entre le refus et la plainte. Nous avons à les accompagner sur le chemin de l'expression d'un désir supportant le manque. Le refus (de n'être qu'une bouche à remplir) et la plainte (que ce que tu me donnes ce n'est pas à la hauteur de ce que je veux) dessinent un entre deux appelant un au-delà à construire ; celui d'un sujet advenant à la parole, une parole créatrice de liens et d'échanges tout en supportant l'incomplétude et l'imperfection.

Le refus et la plainte, s'exprimant dans le champ de la mère nourricière, trouveront donc toute une modalité d'expression dans d'autres champs dont nous pouvons faire la lecture clinique. C'est notre travail ensemble, ce que nous avons à penser, pour que chacun y puise le sens de sa place et des réponses à leur apporter.

### **Quel est ton nom ?**

Lors de cette rencontre, l'échange me donnait à penser que la bouche était bien l'orifice du corps permettant à la fois de manger et de parler, mais surtout il m'est revenu un passage dans l'Illiade d'Homère. Ce passage souligne une distinction radicale chez l'humain entre le niveau de la satisfaction des besoins élémentaires et le niveau de la parole et de la nomination.

Un hôte reçoit un étranger chez lui et lui offre l'hospitalité et après l'avoir laissé se restaurer lui dit :

« Maintenant que tu as satisfait le boire et le manger, étranger dis-moi quel est ton nom. »

En puisant dans cette tradition Hellénique, on entend bien comment la nomination est le propre de l'humain : dire son nom. Mais cette identité n'est requise que si les besoins élémentaires sont satisfaits. La tâche de l'hôte est d'y pouvoir en urgence. Ensuite, il lui demande de se présenter dans une humanité qui se nomme...

Bien sûr les temps de convivialité que nous connaissons nouent les choses différemment. Tout événement symbolique a droit à son vin d'honneur et ses petits fours, ceci après le discours. Mais le fait est : on ne parle pas la bouche pleine.

Les temps de convivialité propres à nos espaces de vie reprennent donc tous ces différents temps qui structurent l'humain. Chaque groupe, chaque maison, invente les rituels qui lui ressemblent. Mais si nous prenons au sérieux la tradition, c'est la nomination qui est essentielle à notre condition d'humain. Alors n'oublions pas également de leur dire qui nous sommes avant de les inviter à découvrir qui ils sont.

JCP 2013-11-16

## Accueil d'urgence

### 1-conseil des maisons

Le conseil des maisons du 10 février dernier mettait à la réflexion la question des accueils d'urgence. Il s'impose avec un magistrat, il se discute avec un inspecteur de l'aide sociale à l'enfance. Un jeune peut arriver avec, dans ses bagages, trois fois rien et le peu de savoir dont celui qui nous l'envoie dispose. Alors, il est urgent de l'accueillir.

La question de l'accueil prend, pour chaque maison, une place singulière par rapport à la façon de le concevoir et de le ritualiser. Ensuite, chacun réagit en fonction des résonnances multiples du souvenir de son propre accueil sur la maison, et de bien d'autres choses sans doute qui tiennent à son histoire. En tous les cas, voilà une occasion de rencontre possible et, comme toutes les rencontres vraies, elle se jouera sur son lot de surprises. Prendre en considération ce dernier point nous déplace déjà de la question du savoir nécessaire sur l'autre. Que son dossier soit instruit, ou non, et qu'un savoir préalable nous informe avant son arrivée, ne présage en rien de la possibilité de rencontre. Si ce savoir-là préalable, qui n'est que le savoir d'un autre, n'est pas inintéressant, s'il est même nécessaire, il n'est certes pas suffisant. Quand il fait défaut, comme dans l'accueil d'urgence, il n'est donc pas un préalable à la rencontre. Mais justement dans l'accueil d'urgence, il est d'autant plus urgent d'accueillir.

Alors comment l'accueil d'urgence ou immédiat peut-il inscrire une pratique de l'urgence de l'accueil ?

Mais qu'est-ce que l'accueil ? Comment accueille-t-on ? Pour soi-même qu'est ce qui fait que l'on se sent accueilli ? Ça passe par quoi ?

Ce sont autant de questions nous permettant de concevoir et de mettre en acte l'accueil. Nous aurons à les reprendre par le menu ultérieurement.

### 2-prolongement

Pour l'heure et pour participer à la réflexion collective, je vous propose un petit divertissement. Il se trouve que lors d'un précédent écrit pour le conseil de maison, portant sur l'alimentation, j'avais conclu en citant Homère faisant dire à un hôte : « Maintenant que tu as satisfait le boire et le manger, étranger, dis-nous quel est ton nom ! » Mon souvenir me faisait l'attribuer à un passage de l'Iliade, mais après vérification, il s'agit plutôt de l'odyssée d'Ulysse. Et d'ailleurs, c'est une formule récurrente de l'accueil que l'on voit surgir ici, dans ce texte de l'aube de la culture occidentale, où les vertus de l'hospitalité participent à l'évidence d'un code d'honneur. Dès le chant II, Télémaque, fils d'Ulysse, est à la recherche de son père. Nestor, roi des Pyliens, le reçoit à sa table :

*Ensuite, après avoir chassé le désir du boire et du manger, au milieu d'eux Nestor, le vieux conducteur de chars, prenait la parole : « Il serait plus honnête, maintenant que nos hôtes se sont réjouis à manger, de les questionner, de nous informer de leur nom. Etranger, qui êtes-vous ? »*

Je tirais argument de cette citation pour rappeler que, au-delà de la recherche de satisfaction, le propre de l'humain se soutient de la nomination.

Mais pour notre sujet d'aujourd'hui, ce sont les chants VIII et IX qui retiennent tout notre intérêt.

### **Un cas singulier d'accueil d'urgence : Ulysse chez les Phéaciens**

Ulysse a fait la guerre pendant dix ans et son retour tourmenté durera dix ans encore. Nous le voyons à l'ultime étape de son parcours. Il a obtenu des dieux le départ de la grotte de Calypso, où la nymphe le retenait captif de ses charmes. Il dérive pendant dix-huit jours et accoste à l'agonie.

*C'est là que je tombai et repris mes sens, et la nuit immortelle arriva...Un dieu versa sur moi un infini sommeil. Je dormis là, le chagrin au cœur toute la nuit, jusqu'à l'aurore, jusqu'au milieu du jour.*

La fille du maître des lieux l'aperçoit, le soigne, lui offre de quoi se restaurer, l'habille et lui montre le chemin de la demeure de son père. Il est reçu par Alcinoos, le roi des Phéaciens, qui organise un grand banquet en son honneur et lui promet de le raccompagner le lendemain chez lui en Ithaque. Les Phéaciens sont un grand peuple de marins et de passeurs. Ce sont eux qui sont réquisitionnés, pour l'accueil d'urgence, par le procureur de l'époque : Zeus en personne. Il les missionne pour travailler le retour en famille. Suivons leur procédure d'accueil.

#### **L'accueil d'Alcinoos**

*Ecoutez, guides et conseillez des Phéaciens : je veux vous dire ce que mon cœur m'inspire en ma poitrine. Voici un étranger, dont j'ignore le nom ; qu'il soit venu du levant ou du couchant, ses courses sur la mer l'ont conduit dans ma demeure. Il demande qu'on le reconduise ; il prie qu'on l'en assure...Jamais aucun homme, venu en ma maison, n'y reste longtemps à se lamenter pour qu'on l'accompagne.*

Alcinoos accueille Ulysse dont il ne connaît rien, pas même le nom. Il faut dire qu'il n'y a pas beaucoup de travailleurs sociaux à l'époque pour faire un signalement. Il fait place à l'étranger parmi les siens. Il peut même y élire domicile mais Ulysse refuse. Et Alcinoos de faire quérir ses meilleurs rameurs pour préparer le voyage de retour ! Mais sans plus attendre, avant le départ, il convoque l'assemblée pour honorer l'étranger.

*Quant à vous autres, rois, porteurs de sceptre, venez dans mon palais, pour traiter en amis notre hôte dans la grand-salle. Que nul ne refuse.*

La question de l'hôte, nous le voyons, est un impératif auquel nul ne peut se dérober. L'hôte comme étranger, dans ce qui structure l'humain dans son rapport à l'autre, est mis au centre de la question communautaire. Pour en répondre, le maître des lieux en appelle à la poésie, « la fabrique du dire ».

*Faites appeler aussi le divin aède, Démodocos, qui plus que tout autre a reçu d'un dieu le don de charmer par le chant, quel que soit le sujet où son cœur l'invite.*

Démodocos est un aède, un poète chanteur, qui donne aux choses inconnues « une demeure locale et un nom ».

### **Ulysse pleure une première fois**

Tout en ignorant l'identité de leur hôte, l'aède chante la gloire des héros Achéens dont la renommée leur est parvenue. Ulysse est ému et cache ses larmes. Alcinoos s'en aperçoit mais reste pudique, ne le questionne pas, pas encore ; il détourne même l'attention dans le respect de l'émotion que l'étranger n'est pas encore en mesure de rencontrer en lui-même. Il invite l'assemblée au stade pour des joutes et des jeux en tous genres.

### **Rivalité imaginaire et transmission symbolique**

Ulysse est invité à y participer par le fils d'Alcinoos, mais il décline l'offre. Il est alors provoqué par un autre jeune Phéacien, Euryal, pour le mesurer à la vigueur de sa jeunesse. Lui, brisé par les combats contre les troyens et par ses combats justement dits homériques de son voyage de retour (dont un niveau de lecture peut nous faire entendre combien ils sont des combats intérieurs jusqu'aux frontières de la folie), répond à cette provocation en acte mais surtout par un art de la réplique implacable. Il laisse s'exprimer la colère d'un homme blessé qui ne renonce cependant pas à rester debout et digne. Sa colère en impose à tous.

*Il dit, et tous demeurèrent cois et silencieux.*

Là encore, Alcinoos soutient l'homme blessé. La colère d'Ulysse ne le réduit pas au silence mais l'invite à soutenir des paroles secourables à l'adresse de cette âme en détresse.

*Seul, Alcinoos lui dit en réponse : « Mon hôte, nous ne saurions nous fâcher des paroles que tu prononces parmi nous ; tu veux montrer la valeur qui demeure en toi, irrité que cet homme soit venu dans notre assemblée déprécier ton mérite comme ne le ferait pas quelqu'un qui saurait dire des paroles sensées. Eh bien ! Comprends à présent mes paroles, pour que tu puisses dire à un autre héros, lorsque dans ta grand-salle tu offriras un repas près de ta femme et de tes enfants, et qu'il te souviendra de notre vertu, quelles sortes de prouesses Zeus nous a fait capables d'accomplir, depuis le temps de nos pères jusqu'à ce jour.*

Alcinoos entend sa colère et ne lui reproche pas. Pourtant il aurait tous les pouvoirs en sa cité pour lui intimer l'ordre de se taire, et exiger de lui de s'estimer trop heureux d'être accueilli. Il reconnaît l'impudence narcissique de l'un des siens, trop prompt à agresser un homme sans défense. Ce jeune homme qui vient le provoquer ne le respecte pas, et veut même se faire valoir à ses dépens à bon compte. Alcinoos ne valorise pas, lui, cette rivalité imaginaire. C'est

un homme de parole et il désavoue ces paroles insensées. Pourtant s'il comprend la colère d'Ulysse, il ne l'invite pas non plus à y céder. IL lui dit en quelque sorte : je m'adresse à toi pour restaurer ta parole d'homme, mais toi aussi en retour entends les miennes ; « comprends à présent mes paroles ». Je te restaure dans ta dignité d'homme en te projetant dans ce futur proche où tu retrouveras ta place auprès de ta famille ; et où tu pourras à ton tour accueillir l'étranger en ta demeure, comme nous le faisons aujourd'hui avec toi. Puisses-tu alors te souvenir de ce que nous sommes, de nos traditions, que nous allons partager avec toi. Sans même te connaître, nous te faisons une place dans notre communauté humaine et t'offrons ce que nous avons de plus précieux : notre culture. Ce que j'ai à te transmettre c'est ce que j'ai reçu moi-même, « depuis le temps de nos pères jusqu'à ce jour ». Alcinoos est à cette place de transmission symbolique et non de rivalité imaginaire. Cette transmission s'exprime par la place faite à l'étranger au cœur de la cité, en l'invitant au banquet, aux jeux, aux arts. Cet étranger est ainsi accueilli dans la cité, comme peut l'être en chacun cette part inconnue de nous-même. Cette part inconnue n'est pas à rejeter ni à mépriser. Elle est à reconnaître comme cette part vibrante en soit. Elle est au cœur de la création.

Alcinoos rassemble ensuite la communauté pour que l'aède chante à nouveau. Il chante les amours des Dieux et les meilleurs des danseurs font chanter les corps. Ulysse est à nouveau ému mais partage cette émotion avec la communauté. Il est ravi. Il se réchauffe le cœur dans ce lien communautaire.

### **La réparation**

Dans ce moment d'émotion partagée, survient le second épisode avec Euryale. Celui-ci, après un « entretien événementiel » avec Alcinoos, donne réparation de ses paroles à Ulysse. Il s'adresse à lui cette fois dans la différence des générations :

*Salut, père étranger ; si j'ai prononcé quelque mot blessant, que bien vite les vents le saisissent et l'emportent. Et que les dieux t'accordent de revoir ton épouse et d'arriver en ta patrie, puisque depuis longtemps tu souffres des maux loin des tiens.*

Ulysse lui répond :

*A toi aussi, ami, salut de tout cœur ; que les dieux t'accordent la prospérité ! Et puisses-tu n'avoir aucun regret de cette épée, que tu m'as donnée en réparation de tes paroles.*

La colère n'est pas loin mais les paroles de réparation cicatrisent la plaie.

Après vient l'offrande de nombreux autres présents et le banquet reprend de plus belle. L'aède chante.

*Les convives portaient les mains aux mets servis devant eux. Quand ils furent rassasiés du boire et du manger, alors Ulysse fécond en ruses adressa ces paroles à Démodocos : « Démodocos, je t'estime bien au-dessus de tous les mortels : ou c'est la Muse, fille de Zeus, qui t'enseigna tes chants, ou c'est Apollon ; car tu chantes avec une trop belle ordonnance le malheur des Achéens, tout ce qu'ils ont accompli, tout ce qu'ils ont souffert, tous leurs travaux ; on dirait que tu étais présent en personne, ou bien tu as entendu le récit d'un témoin... »*

Ulysse a été bouleversé par le chant de Démodocos qui chante si bien l'histoire des siens. Il est subjugué par l'art du poète qui capte si bien l'air du temps. Il donne l'impression de tout savoir. Ce n'est pas qu'il sache tout, mais le poète sait dire l'universel de l'humain qui transcende toute singularité. Ulysse se retrouve dans les paroles du poète, car ce dernier sait si bien « se mettre dans le paysage », comme s'il y était, avec toute sa vérité. Ulysse le voyageur n'en revient pas de ce qu'il entend par la voix et les paroles du poète chanteur. Pour rompre les charmes d'un humain disant si bien le vrai, il lui vient une idée pour voir jusqu'où l'aède peut pousser son art du chant qui tient de la divination. Pourrait-il savoir pour lui-même? Il en doute, il résiste à cette possibilité d'un savoir sur lui. Il refuse encore de lui supposer ce savoir-là. Sa souffrance proteste et refuse qu'un autre puisse entrer en intelligence avec cette part enfouie de lui-même. Pourtant il lui adresse maintenant une demande : chante l'histoire d'Ulysse !

### **Ulysse pleure pour la seconde fois**

Ulysse pousse alors le poète à chanter tout en restant incognito :

*Si tu me contes cette aventure dans un détail exact, je proclamerai aussitôt devant tous les hommes que la faveur d'un dieu t'a octroyé ton chant divin.*

A nouveau Ulysse est bouleversé. Le récit de son histoire le touche profondément.

*Ainsi Ulysse répandait sous ses sourcils des larmes émouvantes. Nul ne s'apercevait alors qu'il en versait ; seul Alcinoos les surprit et les vit ; il était assis près de lui, et avait entendu ses profonds gémissements.*

Alcinoos arrête le joueur de lyre, explique à l'assistance ce qui se passe.

*Que l'aède s'arrête donc, pour que nous goûtions tous égal plaisir, notre hôte et nous qui le recevons ; ce sera beaucoup mieux ainsi. L'hôte et le suppliant valent un frère, pour qui n'est pas né sans entrailles.*

Pas de voyeurisme ici, pas de pathos et de sentiment exacerbés ; il faut une juste expression des émotions partageables, dans un égal plaisir. Si l'hôte reste à l'extérieur du cercle communautaire et ne peut partager avec nous ce que nous aimons et nous fait vibrer, alors quelque chose de l'accueil n'est pas ajusté.

Son humanité est la nôtre. Bien avant l'ère chrétienne, ici, l'hospitalité est une valeur sacrée où le prochain est aimé comme soi-même, du moins comme un frère. Mais comme il y a une rupture de l'accueil, par cette détresse qui ne peut s'apaiser en présence des siens, Alcinoos intervient. L'autre, l'étranger, ne peut pas prendre place parmi nous et partager nos joies. Ses émotions nous restent inaccessibles, incommensurables, sans aucune mesure avec ce que notre aire culturelle peut médier entre gens d'une même culture.

## La question du nom

Jusqu'à présent Alcinoos offrait une présence toute en pudeur et de discrétion pour laisser à l'autre l'initiative du mouvement, pour s'inscrire dans des liens vivants avec la communauté. Mais ici la rencontre butte sur de l'impossible. Alors Alcinoos sort de sa réserve ; il interroge l'étranger qu'il a accueilli dans sa cité.

*Aussi, maintenant, à ton tour, ne cache rien par astucieuses pensées, de ce que je vais te demander. Il est mieux pour toi de parler sans feinte. Dis ton nom ; comment t'appelaient là-bas ta mère, ton père et tous les autres, qui habitent dans la ville et les environs ? Car, noble ou misérable, tout homme porte un nom depuis sa naissance ; car tous les parents en donnent un, après les avoir mis au monde.*

Alcinoos l'interpelle cette fois en lui demandant de ne pas feindre. La nomination de l'humain est ce qui interpelle l'être, alors qu'aucun des plus brillants discours n'atteindra plus que le semblant de ce qui est. Il l'interpelle au cœur de son advenue dans la langue des hommes, là où ce sont d'abord ses parents qui l'ont nommé. Il entend qu'il ne pourra renaître à lui-même que s'il régresse en ce lieu de création langagière d'où il a pu acquiescer au langage par le portage de ses parents. Le mirage communautaire a été essentiel pour se réchauffer le cœur, mais l'acquiescement au langage premier ne peut se renouveler dans le temps présent de la rencontre. Il lui faut convoquer, cette fois, non pas sa filiation à lui, Alcinoos, mais la filiation de son hôte, Ulysse. Il a bien tenté de l'inscrire dans sa communauté pour lui redonner une place, mais la preuve en est que cela ne saurait suffire. Il lui faut retourner dans son lieu d'origine, se retremper dans la source de la nomination. De là seulement il pourra nourrir, en lui, son potentiel d'inscription et reprendre pied pour repartir vers d'autres voyages possibles. La beauté d'un voyage réside aussi dans la possibilité d'un retour, pour repartir encore. Si la nomination qui préside à notre entrée dans le langage, langage qui est notre véritable demeure humaine, fait suffisamment trace en nous, alors nous pourrions tranquillement partir en voyage et trouver d'autres ports d'attache. Mais Alcinoos entend bien, qu'après tant d'épreuves, qu'il suppose chez Ulysse, que le port d'attache dans la communauté qui est la sienne, si elle lui permet de reprendre son souffle, ne pourra suffire à lui redonner une place dans l'existence. Il faudra qu'il retourne dans son lieu d'origine pour y entendre à nouveau le souffle de vie qui présida à sa venue au monde dans la nomination.

Ce souffle de vie des origines, par la nomination des parents, se renouvelle dans l'accueil. Dès qu'une porte s'ouvre à nouveau, l'événement originel se réactualise dans la nomination de l'hôte. Il peut y trouver confirmation de sa place. Mais il y a donc toujours aussi un écueil possible de l'accueil comme nous le montre Ulysse.

Il se renouvelle ensuite, dans les événements majeurs de la vie qui engagent la transmission. Il réinscrit chacun dans la communauté. De retour en Ithaque auprès des siens, Ulysse poursuivra encore ce cheminement intérieur, pour que la porte s'ouvre. Aussi, après les êtres de sa filiation, l'être aimé, Pénélope, est-il une des incarnations possibles de cet amour inconscient inscrit en soi. C'est d'ailleurs sur cette question que Pénélope interrogera l'homme qui lui reviendra avant de lui ouvrir les bras. Mais ceci est une autre question.

Revenons au temps de l'accueil dans la communauté des Phéaciens, au moment où Alcinoos intervient une seconde fois, après avoir surpris Ulysse dans son effondrement.

C'est un instant clé de la subjectivation par Ulysse de son histoire. Cette intervention d'Alcinoos ponctue un certain parcours qui respecte ce que l'on peut appeler le temps transférentiel :

-un temps pour accueillir sans soumettre à la question (dans le temps médiéval de l'inquisition soumettre à la question était l'euphémisme pour désigner la torture à laquelle étaient soumis les hérétiques).

-un temps pour éprouver. La première fois qu'Ulysse se montre touché par l'émotion, Alcinoos n'intervient pas. Il adoucit ses peines avec les baumes de la culture des siens. Il lui fait partager les plaisirs de sa communauté

-Un temps pour conclure d'une question : La seconde fois qui fait répétition, là Alcinoos intervient et demande « maintenant étranger dis ton nom ! »

Si cette intervention vient dans le bon timing, comme une bonne interprétation, et sa question fait interprétation, elle ne se juge que de ses effets et nous verrons lesquels.

### **Un peuple de passeurs**

Mais avant cela voyons encore ce que dit Alcinoos de son peuple et de ses pouvoirs, il faut bien le dire, mystérieux. Mais Ils répondent d'une logique qui pourrait bien, là aussi, nous intéresser.

*Dis-moi donc ta terre, ton peuple, ta cité, afin que s'y dirigent pour te ramener nos vaisseaux doués d'intelligence ; ils n'ont point de pilote ni de gouvernail comme en ont tous les autres ; mais ils savent eux-mêmes les pensées des hommes, de tous ils connaissent les villes et les grasses campagnes ; très vite ils traversent les gouffres de la mer, bien qu'ils soient couverts de brumes et de nuées, et jamais ils n'ont à craindre d'être endommagés ni de périr.*

Voici donc ces biens étranges vaisseaux du peuple de Phéaciens. Ils se dirigent d'une bien étrange manière. Il ramène l'étranger sur ses terres, dans sa demeure, et leur traversée est sûre.

Alors bien sûr, ce récit imaginaire nous pouvons le laisser dans le monde du merveilleux, mais nous pouvons en ressentir les rythmes et la structure pour dire comment il nous parle. Curieusement, il nous parle dans notre temps d'aujourd'hui, bien que nous ayons bien peu d'idée sur la vie de ce 7<sup>ième</sup> siècle avant Jésus Christ, époque où fut fixée par écrit une tradition orale d'aèdes de l'antiquité archaïque. Il nous parvient dans différentes traductions et, dans ce passage d'une langue ancienne à notre langue d'aujourd'hui, il nous transmet encore les articulations logiques d'une rencontre humaine, sous l'hospice des dieux certes, mais terriblement humaine. Dans une langue d'un autre âge, elle nous rend poétique ce qui structure notre humanité.

He bien, pour nous, ce passage nous parle du peuple des passeurs, des passeurs qui accompagnent l'autre dans son cheminement intérieur. Ces drôles de vaisseaux se déplacent au niveau de la pensée des hommes, dans tous les recoins de la psyché ; les plus familiers et connus des hommes comme leur ville ou leur campagne ; mais aussi des zones plus opaques et obscures de la psyché qui plongent dans la confusion comme des gouffres couverts de

brumes. De ces contrées obscures et de ces rencontres effrayantes d'un réel non symbolisable, Ulysse en revient. C'est un grand traumatisé avec un psychisme qui a connu l'effraction. D'une expérience à la limite de la folie, il lui faut la rencontre d'un peuple de passeur pour se reconstruire. Le maître des lieux sait accueillir et lire ce qui émerge à l'insu de son hôte, à son corps défendant. Il sait l'accueillir dans ce qu'il éprouve, pour le cueillir et le frapper du sceau de la nomination. La parole accueillante soigne et prépare l'avènement du temps du récit qui subjective l'histoire.

La parole, c'est celle d'Alcinoos d'abord qui vient, à point nommé, faire acte : dis-moi ! C'est le temps pour toi de la parole ! N'aie pas peur de la nuit et du brouillard. Nous suivons le fil de tes pensées pour t'acheminer à bon port, sur l'autre rive. Ces vaisseaux savent la pensée des hommes. Ils se dirigent par l'écoute du cheminement de tes pensées ; même là où les pensées font défaut, ils ne craignent pas d'être endommagés. Ils supposent une pensée là où l'étranger perd le fil, là où l'étrangeté jette la confusion sur tout. Ils ne sombrent pas dans l'impuissance imaginaire, ils tissent les liens de mémoire autour de l'impossible. Alcinoos prêtera une mémoire ancestrale à Ulysse avant qu'il ne puisse retrouver la sienne. Quand il la retrouvera, il la retrouvera pleinement.

*Mais voici le conseil que je reçu autrefois de la bouche de mon père Nausithoos ; il disait que Poséidon nous porterait envie, d'être pour tous d'éprouvés passeurs*

## **La prédiction**

Mais aussitôt cette confirmation est assortie d'une étrange prédiction

*\_ et qu'un jour, quand un solide vaisseau des Phéaciens reviendrait de conduire quelque étranger, Poséidon le briserait sur la mer brumeuse et enfermerait notre cité dans le cercle d'une haute montagne. Ainsi parlait le vieillard ; il se peut que le dieu accomplisse cette prédiction ou la laisse sans suite, selon son bon plaisir.*

Curieuse rupture dans le récit D'Alcinoos. Son peuple est reconnu par tous. Pourtant la prédiction est annoncée. Un jour, une fois accomplie sa mission de passeur, le vaisseau sera brisé et la cité disparaîtra derrière un rempart pour la rendre invisible, la faire disparaître à la vue des hommes !?

La prédiction est là et elle peut se réaliser à chaque fois, un jour, après la mission. Elle est là pour rappeler une chose : que cette fin s'inscrit dès l'acte initial. Dès le coup d'envoi de la partie transférentielle, elle est assortie d'un point qui fait limite. Un jour l'étranger, qui sera accompagné par le peuple de passeur, partira ; il poursuivra son chemin. Il est inscrit alors que celui, ceux qui ont été le lieu d'adresse de cette demande de passage qui s'ignore \_ un lieu d'accueil, un thérapeute, un analyste \_ s'effaceront de la vie de celui qui poursuit son chemin. Ce que cet accueil aura inscrit, en lui, lui appartient et il ne saurait en être redevable envers celui qui l'accueille. Alcinoos l'a déjà dit à Ulysse, dans le premier temps de son effondrement, pour le soutenir du projet de se relier aux siens. Quand il aura repris sa place, il accueillera lui aussi l'étranger comme lui-même a été accueilli. Il lui dit pourtant de se souvenir des Phéaciens. Mais peut-être est-ce là sa faiblesse narcissique d'homme que de l'espérer ainsi. Les paroles de son père lui rappellent au contraire qu'il n'est pas en son pouvoir de le décider.

Le dieu seul dispose. De sa volonté, il peut faire disparaître la cité de la vue des hommes. Il est vrai qu'elle ne disparaît pour autant mais elle n'est plus visible ni même accessible. Peut-être est-ce là même une métaphore du refoulement, voire du refoulement originaire. Ce qui reste inscrit disparaît du champ de conscience, mais continue à faire ses effets, comme trace d'un effet de langage où vient s'ombiliquer le réel. A un autre niveau, il en est ainsi de la dette symbolique. Elle ne s'acquitte pas auprès de ceux avec qui nous l'avons contractée, mais auprès de ceux qui viennent à la suite et pour qui nous sommes à notre tour dans la transmission, la transmission du passage. Ce qui vaut pour la filiation dans la succession des générations vaut aussi pour la filiation thérapeutique.

Seul le dieu dispose. La cité s'efface, de la vue, du souvenir tout en laissant ses traces. Puissent-elles être fécondes d'autres liens une fois que les premiers s'évanouissent. La cité s'efface\_ ou pas\_ comme disent les adolescents. Il se peut que le dieu accomplisse cette prédiction ou la laisse sans suite. C'est dit avant, c'est pré-dit, c'est inscrit comme potentialité. Mais la cité, comme lieu d'asile et comme lieu d'adresse, peut aussi continuer son existence dans un lien renouvelé ou comme un lieu toujours accessible, au moins quand l'urgence s'en fait ressentir. Pour les adolescents, à dire cette potentialité d'affirmation ou de négation par rapport à la pérennité d'un lien, sans doute disent-ils exactement cette liberté imprescriptible qui se décide à leur âge dans l'appropriation du choix de leur vie. C'est une liberté qui ne se donne pas. Elle se prend\_ ou pas !

En tous les cas cette prédiction est rappelée là juste avant la prise de parole déterminante d'Ulysse que nous allons voir maintenant. Qu'un passeur puisse faire entendre cet insu de la prédiction, comme enjeu de la transmission, dans le souffle de sa propre parole initiale, est chose remarquable. Il ouvre alors le champ du possible pour la parole de l'étranger.

## **Ulysse, l'odyssée**

*Alors, en réponse, Ulysse fécond en ruses lui dit : Puissant Alcinoos, le plus renommé de tous les hommes, c'est une belle chose en vérité que d'entendre un aède pareil à celui-ci que son chant égale aux dieux. Pour moi, je l'assure, on ne peut rien souhaiter de plus agréable que de voir la joie posséder un peuple tout entier, et des convives réunis dans la salle d'un manoir prêter l'oreille à un aède, satisfaits d'être assis chacun selon son rang, devant des tables pleines de pain et de viandes, quand l'échanson, puisant le vin au cratère, le porte et le verse dans les coupes. C'est le plus beau spectacle que mon esprit puisse imaginer.*

Ulysse est ravi et enchanté de l'accueil qui lui est donné. Mais peut-il renouer avec l'enchantement, avec ce qui l'enchanté et chante en lui. De se relier à cette communauté lui permet de reprendre pied. Mais pour se relier à lui-même et aux trésors de ce qu'il a reçu en héritage, un pas supplémentaire est à franchir. Un pas qu'il ne peut franchir seul.

Ulysse est le représentant de la Métis grecque, l'intelligence rusée et intuitive, le répondant de l'intelligence formelle, rationnelle et conceptuelle. La pensée grecque nous transmet ainsi ses deux fleurons de la pensée que sont la mythologie et la philosophie, aussi inséparables que différentes. Ulysse est un rusé intuitif. C'est donc un gros poisson qui ne se laisse pas

attraper si facilement. Il lui faut du répondant. Ce qu'il trouve dans cette communauté est nécessaire comme terreau d'accueil pour pouvoir y reprendre racine peut-être. Mais ce n'est pas le plus déterminant. Le déterminant est l'engagement d'Alcinoos tel qu'Ulysse l'entend et le reçoit.

*Pour toi, ton cœur a senti le désir de m'interroger sur les chagrins qui me font soupirer*

Alcinoos pose sa question tout autant que son désir interroge. Que me veut-il ? Cette détermination emporte les dernières réticences d'Ulysse à se dévoiler et rencontrer ce qui le trouble. Peut-il rester à la surface des choses et se contenter de partager ce plus beau spectacle qu'il ne puisse imaginer ? Que va-t-il y accrocher de lui-même, de ses souvenirs, de ses regrets, de ce qu'il éprouve ?

*\_afin que je pleure et gémisses encore davantage.*

Es-tu sûr de ce que tu me demandes pourrait dire Ulysse. Mais si je commence à parler, mes douleurs vont se réveiller et me faire souffrir encore plus. Comment traverser toutes mes souffrances et qu'est-ce qui m'assure de ce que je pourrai trouver sur l'autre rive ? Mais le passeur est animé d'un désir qui ne cède pas.

Alors Ulysse, assuré dans le lien, n'hésite plus une seconde et commence à parler.

*Par où commencer, par où finir ce récit, puisque les dieux habitants du ciel m'ont donné tant de peine ? Maintenant, je dirai d'abord mon nom, afin que vous aussi vous le sachiez, et que, si je parviens à éviter le jour impitoyable, je reste votre hôte, si lointaine que soit ma demeure.*

*Je suis Ulysse, fils de Laërte....*

Ainsi Ulysse commence le récit de son histoire en parlant à la première personne. Nous sommes là au chant IX de l'odyssée qui en comporte XXIV.

Il prend la parole et comme toute parole véritable il ne sait pas...par où commencer pour dire qui il est. C'est d'ailleurs fondamentalement le mouvement de dire et non pas ce qui est dit qui peut faire entendre l'être. Et ce mouvement est sans fin jusqu'au dernier souffle. Cela n'empêche pas certains cramponnements identitaires où l'on affirme savoir qui on est. Il faut bien reprendre son souffle, faire une pause et mesurer le chemin parcouru. Mais là Ulysse se lance dans...la parole.

Quel est ce jour impitoyable dont il parle ? A défaut d'être helléniste pour pouvoir me reporter au texte original, je me hasarderai à dire qu'Ulysse parle là de l'effroi devant sa parole qui d'abord réveille son vécu traumatique. Aurait-il peur de succomber devant ce qu'il convoque en lui des traces de son histoire ? Ce serait alors une manière de dire : si je survis à ce qui se révèle en moi dans ma parole, si je surmonte ma peine en m'en ouvrant à vous, si je traverse

ce gouffre impitoyable, alors je vous serai éternellement reconnaissant comme je suis reconnaissant envers cette jeune fille qui me recueillit agonisant sur la plage, (la fille d'Alcinoos avait recueilli le corps d'Ulysse agonisant sur la plage et là Alcinoos l'accueille dans sa parole). Pour traverser le gouffre, et tisser un lien de parole il en appelle alors à l'assurance du lien. Ne me lâchez pas. La prédiction ce sera pour plus tard. Il apprendra bien plus tard que l'assurance du lien se transmet dans la parole vivante en soi qui peut se révéler dans la rencontre avec un passeur. L'autre peut être l'occasion du renouvellement de l'alliance, de l'acquiescement au langage, pour peu que cet autre ne réponde pas de sa clôture narcissique, pour peu, ou pour beaucoup, qu'il réponde du savoir de n'être qu'un passeur, du savoir y faire pour accompagner sur l'autre rive. Ulysse le rusé avance dans son récit pour être dans le dire de ce qu'il a traversé, le dire de son odyssée. Acquiescer veut dire étymologiquement se reposer. Acquiescer au langage veut donc dire s'en remettre au langage et à la parole, se reposer dans notre demeure humaine, pour dire ce que nous sommes. Alcinoos, le passeur, entend le désir d'Ulysse de regagner sa demeure.

Ulysse se nomme dans sa filiation et commence le récit de son odyssée. Après son récit, Ulysse regagnera les siens, pour rencontrer d'autres épreuves encore. En effet, la transmission se poursuit, s'éprouve, s'énonce ...

## **Pour conclure**

Cet accueil d'urgence dura deux jours. Nous ne sommes pas obligés, quand bien même en serions-nous capables, de soutenir une telle fulgurance, de faire aussi vite, aussi bien, aussi loin. Mais faisons déjà vivre notre parole d'accueillants dans nos dispositifs de parole. C'est notre façon de soutenir et de nous soutenir dans l'exigence de l'accueil. C'est notre façon de nous mettre dans les meilleures dispositions possibles pour offrir un espace d'accueil vivant. Ensuite, il n'est pas interdit de rouvrir ces textes de la tradition pour y lire encore aujourd'hui le reflet de ce que nous sommes dans notre communauté humaine. C'est cette lecture, une lecture, que je vous propose. Pussions-nous, nous aussi, à notre mesure, être un peuple de passeurs. Que ceux qui seront marqués de cette rencontre puissent en témoigner \_ ou pas \_ et transmettre à leur tour.

## Epilogue

Un jour, dans un lieu d'accueil comme le nôtre, un camionneur s'arrête et demande à parler à « untel ». La personne en question n'est plus là, étant partie en retraite, mais la personne présente écoute sa requête. C'est un ancien « pensionnaire » du lieu et il lui explique. Qu'est-ce qu'ils ont pu « l'emmerder untel », vraiment ! Mais jamais il ne leur a manqué de respect. Alors, explique-t-il, aujourd'hui qu'il est père d'un jeune enfant qui pleure la nuit, et qu'il a envie de le jeter par la fenêtre, il pense à « untel ».

Il venait ainsi témoigner de ces traces déposées en lui. La cité s'efface \_ ou pas. Untel n'en a peut-être jamais rien su. Mais sans doute savait-il de qui il le transmettait \_ ou pas.

JCP 16 03 2014

## 7 – Un Ailleurs comme Altérité et Alter-égo

Très rapidement, après la création du SIC, dans le début des années 2000, nous commençons à rencontrer le CRIAVS (centre ressource pour les intervenants auprès des auteurs de violences sexuelles) créé et dirigé par le Dr L Guillaume. Ce centre est connu aussi sous le nom du centre J-B Pussin. Il rassemble aujourd’hui des soignants d’établissements de protection de l’enfance, de pédopsychiatrie et de l’ASE. Notre collaboration ne s’est jamais démentie. Cela a représenté, et représente, pour nous un partenaire essentiel. C’est un lieu d’adresse et d’élaboration de questions très complexes et un lieu de confiance pour exposer des situations également très complexes. Il y faut du temps pour partager et entrer en intelligence avec cette part d’inhumain dans l’humain, qui se manifeste dans ces situations de violences sexuelles. C’est un partenariat également précieux pour adresser les jeunes de nos institutions auteurs de violences sexuelles.

C’est donc un ailleurs précieux pour partager avec d’autres nos préoccupations et nos difficultés, et pour construire nos réponses à l’intérieur de l’institution.

Ne l’oublions pas, ce que nous avons à rencontrer dans nos lieux d’accueil est plus fort que nous si nous ne nous soutenons pas de nos espaces d’élaboration. Ce que nous avons à rencontrer nous l’avons nommé le réel traumatique et le réel sexuel désarrimé. Sans y sombrer, sans y être dans l’évitement (l’évitement gestionnaire est le plus banal qui laisse dans la solitude la plus extrême ceux qui y sont exposés), nous avons à en répondre.

Aussi, lorsque L Guillaume nous proposa d’intervenir au colloque du CRAVS du 29 janvier 2016, c’est en toute logique que nous répondîmes présents, Werner et moi-même, pour le DESPA. Le texte de Werner qui retrace toute la subtilité du tricotage de la parole dans l’institution est également disponible en vous adressant à lui.

## De l'accueil à la parole

### **Intervention au colloque du CRIAVS (1) le 29 janvier 2016**

(Revue et annotée le 26 mars 2016)

Nous revient la charge d'ouvrir les échanges de cette journée et de témoigner de notre expérience dans l'accompagnement d'auteurs de violences sexuelles à partir d'un lieu d'accueil éducatif : le Despa (Dispositif d'Education Spécialisée et d'Apprentissages) où Werner Régnier et moi-même travaillons.

Nous intervenons au titre de la protection de l'enfance sur mandat judiciaire délivré par le juge des enfants et mandat administratif délivré par un inspecteur de l'aide sociale à l'enfance. Dès lors que nous instruisons un accueil, nous mettons au travail la question de la protection dont nous avons la mission auprès de l'enfant et de sa famille. C'est un travail d'élaboration psychique qui accompagnera tous les temps de l'accueil parmi nous.

Dans cette communauté éducative chacun doit pouvoir trouver un lieu sûr et soutenant pour son projet de vie. Comme ce n'est pas un lieu dévolu exclusivement aux auteurs de violences sexuelles, une précaution est à prendre dans la composition des groupes de vie, de façon à assurer pour chacun un espace d'intimité qui ne soit pas envahi par l'autre. Le vivre ensemble avec ses règles pour tous doit s'articuler avec un espace d'intimité à préserver pour chacun. Nous avons à prendre en compte la réalité subjective de chacun pour en attendre des effets soignants et pour cela être exigeants sur les principes qui guident notre action. C'est ce qui justifie le titre de l'intervention : de l'accueil à la parole. Il s'agit de construire un lieu d'accueil pour que chaque sujet puisse advenir à sa propre parole. (2)

Mais la construction de ce lieu d'accueil dépendra de la compréhension des problématiques que nous accueillons et de ce qui soutient un sujet en devenir. Aussi pour mener quelques pistes de réflexions à propos des auteurs de violences sexuelles, je vous propose de retenir cette question :

Comment répondre du réel auquel nous avons affaire de la place que nous occupons ?

A quoi ? Le réel auquel nous avons affaire, avons-nous dit. Le réel est non pas la réalité effective mais ce qui excède toute possibilité à dire et penser et qui pourtant insiste pour se manifester sinon pour se faire entendre.

D'où ? Nous l'avons précisé de notre place de psychologue dans un lieu d'accueil avec mission de protection de l'enfance et qui à ce titre peut être en mesure d'accueillir des auteurs de violences sexuelles.

Nous en accueillons parfois. Des victimes aussi. Des abuseurs qui ont été victimes également. On ne le sait pas forcément au moment de l'accueil. C'est parfois au cours d'un premier placement que des révélations peuvent se faire. Les révélations elles-mêmes se construisent de façon tortueuse et nécessitent tout un cheminement de parole. Ça se montre d'abord bien plus que ça ne se parle, dans une monstration du monstrueux : des propos sexualisés, des

actes et des mises en scène incongrus et déplacés sinon obscènes dont la personne ne s'explique pas et dont elle ne peut ou ne veut rien dire.

Dans ce temps-là nous ne sommes pas dans le temps de l'instruction ou du jugement qui instaure sa propre scène et qui instruit la responsabilité et la culpabilité d'un auteur. Nous sommes dans le temps du trouble, du trouble comme éprouvé, et de l'accueil du trouble, même si le trouble persiste aussi dans les autres temps, le temps judiciaire et le temps médico-légal de l'injonction de soin. Mais que dire du lieu de vie perfusé en continu de ce trouble, alors même qu'il n'a parfois pas encore été nommé ?

Le trouble peut être d'ailleurs une première nomination possible de la manifestation du réel auquel nous avons affaire. Le trouble est le premier effet de la rencontre du réel sexuel qui surgit de façon incontrôlée et inassignable, hors sens, non intégré dans des liens symboliques à l'autre, où l'autre est réduit à un objet de jouissance. Le trouble voire l'angoisse.

« Comme tout réel est inaccessible, ça se signale par ce qui ne trompe pas, l'angoisse. » (3)

C'est une citation de Lacan pour rappeler que l'angoisse est l'affect par excellence qui vient signaler la résurgence du réel. (4)

Pourtant ce réel n'est pas en soi bon ou mauvais. Il est ce qui excède toute élaboration et qui pourtant pousse à élaborer.

« La question elle-même est, comme toute recherche, un produit de l'urgence de la vie comme si l'on avait assigné à la pensée cette tâche de prévenir le retour d'événements si redoutés ». (5)

Répondre de ce réel dans la constitution subjective de l'enfant se manifeste par sa quête de réponse dans sa rencontre du sexuel infantile. Cet enfant, Freud l'avait désigné comme l'enfant pervers polymorphe. Construisant et cherchant à unifier ses pulsions partielles, on *le voit élaborer ses questions et construire ses théories sur la différence sexuelle et la naissance* des enfants pour accéder ensuite à la triangulation œdipienne et à l'éthique du désir sous le primat de la question phallique.

Ce réel auquel nous avons affaire nous touche pour autant qu'il est au cœur de toute subjectivité au plus profond de l'intime, cette part vibrante en soi qui doit trouver sa traduction dans la création, la pensée et l'éthique du sujet désirant qui, pour accéder au désir, doit en payer le prix d'une perte de jouissance.

Mais ce passage à la loi désirante peut se trouver en impasse au gré des contingences de la vie : événements traumatiques ou environnement où la parole est pervertie. Les histoires sont souvent édifiantes et la structuration du sujet peut s'organiser sur un certain mode lui-même en impasse.

Et là nous rencontrons la solution perverse dont le risque est de s'organiser en mode de fonctionnement psychique durable et fixé. Une solution perverse contingente peut devenir un fonctionnement pervers figé. Le pervers ne peut pas se soustraire à l'énigme du désir de l'Autre. Mais il cherche à pétrifier (6) l'angoisse qu'il pourrait ressentir en installant l'autre, son partenaire, dans ses scénarii pour le faire objet de sa jouissance et lui faire porter tout le poids de l'angoisse, à lui. Alors qu'est-ce qui peut le déloger d'une telle position subjective ? Les réponses sont embarrassées. Pour ces personnalités, le cadre médico-légal d'une

injonction de soin est certainement un cadre nécessaire pour soutenir le pari d'une éthique du désir.

Dans notre lieu d'accueil, nous pouvons accueillir non pas des jeunes structurés dans un fonctionnement pervers figé mais plutôt des jeunes avec parfois des structures psychotiques ou des pathologies narcissiques. De plus les uns et les autres sont pris dans le remaniement pubertaire et psychique du temps de l'adolescence. C'est le temps de remaniements et d'aménagements psychiques intenses. L'adolescent, dans sa rencontre du sexuel, rencontre à nouveau l'énigme du désir de l'Autre avec de nouvelles tentatives de construction. La solution perverse peut apparaître comme ce genre de tentative pour sortir de la réponse psychotique d'une part ou pour masquer des failles narcissiques insupportables en affirmant une toute-puissance imaginaire d'autre part. S'y figer est alors un écueil qu'il s'agit de traverser.

Un exemple clinique peut nous faire saisir cet enjeu structural d'une éthique du désir appelant un dépassement du positionnement pervers enlisé au milieu du gué.

Il s'agit d'Alex, un adolescent reçu dans un CMPP (Centre-Médico-Psycho-Pédagogique) et suivi depuis longtemps par nos collègues de pédopsychiatrie pour des troubles importants de la personnalité, mais scolairement et intellectuellement brillant. Il rencontre le réel sexuel dans un transfert massif au thérapeute (sans qu'il y ait eu de passage à l'acte sexuel dans la réalité par ailleurs).

Au retour des vacances d'été, je revois Alex. Il arrive dans un état d'excitation qu'il a du mal à contenir. Il veut se masturber, rien de moins, et commence à lier le geste à la parole. Je l'interromps, lui rappelant l'interdit d'exposer à l'autre des actes réservés à l'intimité de sa découverte sexuelle. Comme il se montre insistant, j'ajoute que s'il ne peut se contenir, j'alerte aussitôt l'entourage de ce qui se passe ici. Il me demande alors, s'il est seul dans le bureau, s'il pourra le faire. Je lui confirme l'interdit et lui rappelle que mon bureau n'est pas sa chambre. Nous pouvons par contre parler de sa sexualité de garçon, ça, ce n'est pas interdit. Il s'en tiendra là sans pour autant en dire davantage.

La séance suivante, non sans quelques appréhensions, je reçois Alex.

Il est parfaitement détendu mais ne revient pas de lui-même sur la séance précédente. Il me propose de jouer à un jeu. Soit ! Voyons de quoi il retourne dans ce jeu.

C'est le jeu « Qui veut gagner des millions ? ». Il est l'animateur qui me pose les questions. La question est la suivante : Alex est-il ?

A sauvage

B pervers

C sexuel

Quand je disais qu'il ne revient pas sur la séance, ce n'est pas exact, comme vous l'entendez. Il y revient métaphoriquement, ce qui n'est pas si mal. Dans le jeu, c'est donc la séance précédente qui nous revient avec un autre niveau d'élaboration. Vous entendez la précision de la question, question qu'il m'adresse dans le transfert pour s'orienter dans l'énigme du surgissement du sexuel dans son rapport à l'Autre.

Passé le moment de surprise, je mène à peu près le raisonnement suivant, à haute voix comme dans le jeu :

Alex est-il sauvage ?

Sauvage est un qualificatif réservé aux animaux et Alex devant moi est un être doué de parole et comme tel sait combien la parole peut nommer ce qu'il éprouve. Alex n'est donc pas sauvage.

Alex est-il pervers ?

Si je réduis Alex à ce qui s'est passé la dernière fois je pourrai penser qu'Alex est pervers, mais pour moi Alex ne se réduit pas à cet acte, cet acte fût-il lui-même pervers. Donc Alex n'est pas pervers.

Alex est-il sexuel ?

La sexualité concerne tous les êtres humains parlants. C'est ce qui s'exprime dans les émotions de leur corps. Chacun doit construire sa sexualité dans le lien et le respect de son partenaire. Alex est concerné par la sexualité, et à ce titre, est donc sexuel.

Au-delà du fait qu'il conclut le jeu en confirmant la bonne réponse, c'est l'attention qu'il portait à ma réponse qui marquait sa présence, notamment quand je lui rappelle la séance précédente. Ainsi on voit comment un lieu d'adresse permet de soutenir l'élaboration symbolique d'une question et de nouer ainsi l'émergence d'un réel inassignable. Le cadre de la consultation n'éclate pas. Il construit un début de réponse pouvant contenir l'envahissement pulsionnel. Mais le cadre de la consultation tient pour autant que le transfert est fermement assuré depuis longtemps et qu'Alex démontre des capacités d'élaboration tout à fait remarquables pour avancer avec précision dans la question. Nous pouvons d'ailleurs y entendre comment la seconde séance est une tentative de mise en forme de la question dans sa dimension de question proprement dite, comme énigme et énigme du désir de l'Autre et donc comme tentative pour venir border le réel.

En effet, il se présente comme un être humain parlant et non pas un animal. Comme tel il est soumis à l'énigme du désir de l'Autre dont il ne sait pas ce qu'il représente pour lui. Au moment de l'émergence sexuelle génitale de l'adolescence, du fait de la fragilité de sa structure, il ne sait situer ce qu'il ressent dans son corps dans son rapport à l'autre. « Est-ce que l'autre peut être dans cette jouissance inconnue qui m'envahit et me faire l'objet de cette jouissance ? » Alors plutôt que d'être l'objet de la jouissance qu'il suppose chez l'autre, à l'aune de ce qu'il découvre d'incommensurable en lui et d'en connaître l'angoisse, la stratégie perverse tente de pétrifier cette angoisse en la faisant porter sur son partenaire. Dans la première séance, par sa stratégie défensive perverse, il exhibe sa question réellement pour interroger l'autre sur son trouble à lui. De cette jouissance non médiatisée, non castrée, Alex semble venir me poser cette question : « De ce qui surgit en moi, vas-tu en jouir ? » pour confirmer un positionnement pervers avec son partenaire qui fait couple en exhibant ce qu'il ne peut contenir et encore moins nommer. (7)

Alors y a-t-il une alternative à l'issue perverse pour placer la sexualité dans un rapport d'altérité entamant la jouissance et ainsi introduire à la voie du désir soumis au manque ? La réponse est en quelque sorte : « Oui, il y a un dépassement possible, mais il y faut une décision subjective. » Et il est là bien prématuré de conclure à partir de ces deux séances. Mais une issue est entrevue. La mise en question comme « produit de l'urgence de la vie » semble indiquer cette tentative de dépassement, à condition que l'angoisse devant l'énigme du désir de l'Autre puisse se soutenir plutôt que d'être pétrifiée. Peut-il entendre dans ma réponse

quelque chose comme : « Il y a du sexuel en toi qu'il t'appartient d'exprimer dans un rapport d'intimité du lien amoureux avec un partenaire que tu pourras dès lors tenter de rencontrer » ? (8) Il me parlera d'ailleurs plus tard des copines qu'il aime, en secret.

Cet exemple est tiré d'un contexte de consultation quand le cadre d'une consultation peut tenir. Mais que faire quand le cadre de consultation ne tient pas et que pourtant les passages à l'acte se déploient en dehors du lieu de consultation ? Même si le cadre tient, tout ne s'y achemine pas. Le sujet pourrait bien se taire sur ce qui le déborde de jouissance. Il n'a peut-être pas les mots pour le dire. Il peut alors se maintenir dans un transfert idéalisé mais clivé.

C'est là, me semble-t-il, qu'un travail dans les lieux d'accueil est à soutenir. Pour donner une chance à un passage à l'acte de s'inscrire comme un acte de passage, pour que ce qui est arrivé et n'a pourtant pas eu lieu d'une certaine manière, comme un non-lieu, puisse s'inscrire pour en prendre acte, **il nous faut invariablement travailler à la restauration d'un lieu d'adresse.** Ce lieu d'adresse permettra d'accuser réception de ce quelque chose qui cherche à se traverser peut-être, au prix de l'angoisse ; de ce quelque chose qui cherche à se dire d'une position subjective paradoxale qui n'acquiesce pas encore à la loi humanisante de la parole mais qui convoque déjà un témoin, une présence secourable, qui ne jouit pas mais qui accuse réception d'une question à adresser et à soutenir.

Ce lieu d'adresse est tout d'abord constitué par le lieu d'accueil, s'il réussit à s'organiser pour être ce lieu d'adresse de ce qui cherche confusément à se dire. Mais c'est donc d'abord un lieu marqué par la confusion qu'il faut « dé-confusionner » si l'on peut dire. Alors il nous faut soutenir ces lieux donc les personnes qui se risquent dans ces rencontres éprouvantes. C'est notre exigence éthique : répondre du réel auquel nous avons affaire et y répondre collectivement.

### **Alors comment s'y prend-on au Despa ?**

Nous répondons en instaurant des espaces d'élaboration à tous les niveaux de l'institution et j'en citerai quelques-uns.

Les penser-ensemble :

Chaque équipe a un temps mensuel d'analyse de la pratique avec un intervenant extérieur à sa convenance. C'est une condition nécessaire mais non suffisante qui nous a amené à construire ces temps de penser ensemble hebdomadaires entre l'équipe éducative, le chef de service et un psychologue de l'institution (deux en alternance). Chaque membre de l'équipe peut ainsi mettre au travail ce qui le questionne dans la rencontre avec les jeunes qu'il accompagne au quotidien. Par rapport au sujet qui nous occupe aujourd'hui, l'étrangeté ou le malaise que de telles problématiques génèrent y ont donc toute leur place, comme le signe de ce qui nous affecte dans ses rencontres. Nous tentons de penser les actes insensés, de les réintégrer dans des catégories pensables du comportement humain, fût-il pathologique, de réintégrer l'aberrant et l'aliénant dans des perspectives évolutives. Nous soutenons, à notre manière, la mise en question de ce qui vient nous troubler. Ces groupes ainsi constitués mettent en réflexion l'institution dans son ensemble et, dans les cas heureux, tirent à conséquence personnellement et collectivement pour des conduites à tenir.

Les entretiens événementiels :

Chaque passage à l'acte se voit réadressé à un espace de parole pour le jeune. Il n'est pas de jour sans une reprise d'un événement par un éducateur sur le groupe de vie ou dans le bureau du chef de service. Il arrive ensuite que la reprise de l'événement soit formalisée en réunissant le chef de service, un éducateur et le psy référent. L'événement est toujours repris à plusieurs niveaux : la sanction, la réparation, l'élaboration.

La sanction suivant la gravité des faits peut être renvoyée à la décision de l'instance légale extérieure à l'institution par un signalement. Nous ne nous instaurons pas de notre propre chef juge.

La réparation concerne l'acte que le jeune devra effectuer envers le lieu et les personnes qu'il a pu agresser. Il est mis à contribution dans la proposition de réparation et c'est le seul signe de sa volonté de retrouver sa place parmi les autres.

L'élaboration concerne la compréhension de l'acte lui-même. Que peut-il nous en dire ? S'il ne sait pas dire lui-même, son éducateur peut, lui, dire et témoigner de ce qu'il en a vécu et compris. L'espace à plusieurs permet de soutenir une parole qui ne fixe pas les identifications en bon ou mauvais objet pour autant que l'on peut faire entendre la singularité de la parole de chacun qui n'est pas pris de la même manière et de la même place par les faits concernés. Nous soutenons de la différence et de la singularité pour faire entendre de quelle manière nous sommes traversés par les interdits singulièrement et collectivement. Nous soutenons sa capacité à dire par lui-même ce qui l'anime de sa souffrance qui peut légitimement se faire entendre, tout comme nous ne serons jamais d'accord avec sa manière de la faire entendre si cette manière est contraire à la dignité humaine.

Ainsi les passages à l'acte nous convoquent à la restauration de cette scène psychique que les passages à l'acte avaient voulu fuir précisément. Les entretiens événementiels tentent de la redéployer. Ce temps ponctuel peut alors trouver son prolongement dans les entretiens psycho-éducatifs.

Les entretiens psycho-éducatifs :

C'est la rencontre du jeune avec son éducateur référent et son psychologue référent. Là encore l'éducateur peut se faire le témoin de ce qu'il rencontre chez le jeune pour l'inviter à répondre de sa place. Le psychologue est le garant de cette place en attente d'être occupée. L'actuel, dans sa face de répétition, peut alors se relier à l'histoire du sujet.

Après qu'une éducatrice a pu témoigner de la façon qu'elle avait de vivre l'accaparement et les rejets répétés d'un jeune et qu'il a pu épuiser les griefs projectifs sur son éducatrice, ce jeune put alors entendre ma question : « Mais enfin ! A qui cette manière de prendre et jeter l'autre peut-elle te faire penser ? ». « A ma daronne », répondit-il.

Nous pourrions nommer ensuite les groupes de parole, les restitutions de synthèse qui sont autant d'espaces d'élaboration appelant un sujet à prendre place dans la parole.

Et comme dit le poète :

« Le réel quelquefois désaltère l'espérance. C'est pourquoi contre toute attente, l'espérance survit. »

René Char, in Chants de la Balandrane, Sept saisis par l'hiver, Gallimard, 1977.

## Notes

- 1- *Centres Ressources pour les Intervenants auprès des Auteurs de Violences Sexuelles dont l'antenne d'Angers est dirigée par le Dr Laurence Guillaume.*
- 2- *C'est là, en définitive, où nous avons à soutenir notre mission de protection ; que devant l'adversité le Je puisse se tenir ; que l'adversité advienne à l'altérité.*
- 3- LACAN, ( J ) *Introduction aux Noms-du-Père*

*in Des Noms-du-Père, Seuil, coll. « Champ Freudien », 2005, p. 92*

- 4- *Dans un parcours qui va de l'au-delà de l'Œdipe comme mise en forme paternelle de la structure, en passant par le Nom-du-Père et les Noms-du-Père jusqu'à la nomination, à la fin de son enseignement, l'angoisse, comme signal du réel, deviendra pour Lacan un effet de nomination : la nomination réelle.*
- 5- FREUD, (S) *Les théories sexuelles infantiles*

*in La vie sexuelle, P.U.F., p. 17*

*Nous entendons, avec cette citation de Freud dans les Trois essais sur la théorie sexuelle de 1905, comment l'urgence de la vie (Lebensnot) qui pousse à organiser une réponse résonne de la catégorie lacanienne du réel.*

- 6- *« C'est ici que prend sa valeur l'accent que j'ai permis de mettre sur la fonction de la perversion quant à sa relation au désir de l'Autre comme tel. C'est à savoir qu'elle représente la mise au pied du mur, la prise au pied de la lettre de la fonction du Père, de l'Etre suprême. Le Dieu éternel pris au pied de la lettre, non pas de sa jouissance, comme toujours voilée et insondable, mais de son désir comme intéressé dans l'ordre du monde, c'est là le principe où, pétrifiant son angoisse, le pervers s'installe comme tel. »*

LACAN, (J) *Introduction aux Noms-du-Père*

*in Des Noms-du-Père, Seuil, coll. « Champ Freudien », 2005, p. 89*

- 7- *Cet aménagement pervers face à l'énigme du désir de l'Autre peut être considéré pourtant par ailleurs comme une avancée par rapport à la jouissance psychotique d'un sujet traversé par le discours de l'Autre, où le réel n'est plus lié, où le forclos réapparaît dans le réel comme hallucination et où le délire vient en réponse comme tentative de guérison selon l'expression de Freud.*
- 8- *Où le partenaire amoureux est une figure de l'Autre devant qui risquer sa demande d'amour ne se fait pas sans angoisse.*

## 8– Tout finit en chanson

En juin 2015, c'est l'assemblée générale. Moment important de la vie associative avec son cérémonial. En préambule, chaque année un établissement ou service doit faire sa présentation. On va dire que c'est... intéressant. Cette année-là c'est notre tour. Alors on cogite. Comment renouveler le genre ? Ça aboutit entre autres à des interviews filmées de salariés et de jeunes qui disent ce qu'est le DESPA pour eux. Puis le directeur, J-M Lebihan, est interrompu dans son discours par Kévin, un jeune du DESPA avec sa casquette sur la tête. Ce jeune en fait c'est moi et le directeur, complice d'un jour, m'invite sur scène pour dire le slam qui suit.

Il dit ce que nous sommes, ce qui nous oriente.

En juin 2016, dans le cadre de « il n'est jamais trop d'arts », accueilli sur le site de la Mamitière par l'entremise de C Arnaud nous jouons sur scène « Sans la parole qui fait vivre ». J'y suis accompagné par un bassiste talentueux, F Elobo éducateur du DESPA, et un percussionniste prometteur, E Zitter directeur du DESPA.

Ce slam clôturera les deux sessions de formation, données à l'ARIFT en 2017, sur les outils du DESPA face aux passages à l'acte ; formation ficelée par M Prono. Cette formation rassembla cheffe de service, psychologues et éducateurs du DESPA et vous pouvez vous procurer le power point auprès de M Prono.

Je m'aperçois en écrivant ces lignes que ma contribution à cette formation aura été constituée du commentaire du premier texte de cette compilation et du dernier texte, le slam en question. En outre j'y proposais aussi une séance de psychodrame. A titre formatif il me paraissait important aussi d'inviter les étudiants à monter sur scène. Mais l'institution, en tant que lieu où peut advenir une parole véritable, n'est-elle pas elle-même une scène. Cette séance aura duré 20 ans, avec quelques effets de vérité, parfois d'une lumière aveuglante.

Pour finir sur le slam, il en existe aussi une version audio, enregistrée un soir après les rendez-vous, dans le bureau de Christophe, avec son fils Charles à la technique. R Bineau l'a masterisé. Pour les répétitions avant la scène, j'ai eu l'assistance précieuse et patiente de Francis. Merci à tous pour ces beaux moments.

## **Sans la parole qui fait vivre cela meurt dit le slameur !**

Toi qui viens aujourd'hui au Despa  
Sois bienvenu et que tu te sentes ici chez toi.  
Dès le franchissement du seuil  
Repose-toi au creux de notre accueil  
Mais laisse-moi d'abord te dire qui nous sommes :  
Des femmes des hommes des métiers de l'éducation,  
Tous différents mais rassemblés à l'unisson  
Nous avons ensemble une même mission  
Que tu retrouves le chemin de l'humain en toi.  
Et la confiance dans l'amour des hommes

### **Sans la parole qui fait vivre, cela meurt dit le slameur.**

Nous le savons, toi et moi, tu t'es égaré  
La vie ne t'a pas épargné  
Tu as fait comme tu as pu pour te sauver des dangers  
Mais les solutions que tu as trouvées  
Ne respectent pas la dignité des humains autour de toi  
Ni non plus de l'humain au plus profond de toi  
Peux-tu entendre ce petit garçon, cette petite fille à l'intérieur  
Qui a trop peur qu'on écorche son cœur  
Qui ne sait plus tendre la main ?  
Pour trouver une main ferme sur son chemin

**Sans la parole qui fait vivre, cela meurt dit le slameur.**

Alors un juge un inspecteur est venu mettre un terme à ton errance

A ta dérive, à ta violence.

Il nous envoie près de toi, nous répondons présents

Si tu n'as pas choisi d'être là, nous serons patients

Notre mission n'est pas une sous mission

Elle n'attend pas de toi ta soumission.

Il n'est rien de ce que nous exigeons de toi

Que nous ne consentions de nous-mêmes en suivant la loi

Pour être fiers de ce que nous sommes.

Mais nous ne sommes pas devenus, en un seul jour, un homme.

**Sans la parole qui fait vivre, cela meurt dit le slameur.**

Saches que chacun a connu la colère et la rage,

La vie oblige à avancer avec courage

Jamais tout seul mais avec d'autres de tous les âges

Toujours avec d'autres qui vous encouragent.

Grandir ce n'est pas non plus être docile,

Mais employer son énergie pour être utile

Nous aussi nous connaissons des moments de désespoir

Nous les rencontrerons avec toi certains soirs

Nous nous engageons à ne pas y succomber

Ceci de toute notre volonté.



## Conclusion

Le DESPA est mort...Vive le DAHPE !

Et maintenant,

Une nouvelle organisation s'impose, avec quasiment un doublement des prises en charges et un éclatement géographique des lieux d'accueil. A la suite de l'appel à projet, toutes les équipes sont impactées par la réorganisation. Au moment où j'écris, le 2 mai 2018, les éducateurs connaissent leur future affectation, les nouvelles embauches suivent.

Nous pouvons penser à la destination de chacun des enfants et adolescents, destination pensée dans l'intérêt supérieur de l'enfant avec des choix annoncés : une répartition sur le territoire et des lieux d'accueil par classe d'âge. Chaque choix a ses avantages et ses inconvénients. Ce qui reste plus discutable, ce sont les financements différents suivant les catégories de prises en charge, avec notamment une discussion sur la définition problématique des « accueils singuliers à visée thérapeutiques ». S'agit-il d'une catégorie nosographique particulière ou d'une désignation administrative pour une prise en charge partagée avec les services de soins sans dire qu'elle relèverait des établissements médico-sociaux ? Il est vrai que concernant les prises en charges partagées, depuis la restriction des lits de pédopsychiatrie dès les années 2000, nous avons vu refluer sur nos lieux d'accueils nombre d'enfants relevant de suivis anciens de la pédopsychiatrie. De même, les enfants des services de l'aide sociale à l'enfance peuvent décompenser à l'adolescence et devenir des patients des services de soins. D'ailleurs aujourd'hui, les enfants et adolescents de l'ASE embolisent les derniers lits d'hospitalisation de la pédopsychiatrie du département. Les frontières sont poreuses entre les difficultés sociales et éducatives et les désordres psychiques. Que les uns et les autres doivent être éduqués et soignés ne fait pas de doute. Mais nous voyons bien l'embarras pour définir les cases adéquates pour loger la souffrance humaine. D'ailleurs ces adolescents, pris entre le soin, la justice et l'éducation, nous les appelions, il n'y a pas si longtemps, les « incasables ».

Quoiqu'il en soit, aujourd'hui, dans le temps social qui est le nôtre, nous devons tenir compte de cette complexité, voire de cette contradiction : prendre en compte les besoins de ces enfants précarisés socialement et désarrimés psychiquement, tout en tenant compte des contraintes budgétaires qui s'imposent à nous, tout en nous méfiant d'une pensée simplificatrice de la compréhension de l'humain et de la souffrance humaine.

Au moins, à notre niveau, dans ce temps de réorganisation des moyens et des coûts, sauront nous maintenir l'esprit de ce qui nous a animé pendant ces vingt dernières années ?

Espérons-le avec Mark Twain : « *Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait.* »

De nouvelles équipes se constituent pour accueillir de nouveaux groupes d'enfants et d'adolescents. C'est tout l'enjeu de ce nouvel accueil d'une ampleur sans précédent dans un dispositif du département. Il est urgent d'accueillir et de donner une chance à la rencontre avec ces enfants, pour qu'elle ne s'endeuille pas des ruptures du passé en leur imposant aujourd'hui de multiples (dé)placements.

Accueillir et donner une chance à la rencontre ! Que pouvons-nous rencontrer chez l'autre, et de nous-même à travers l'autre ?

Edmond Jabès nous répond :

*« Je ne sais pas qui tu es - disait un sage - mais je sais que tu me ressembles.  
Ce n'est pas à cause de ta ressemblance avec moi que tu m'es cher, mais parce que tu n'as pas, encore, pour moi, de nom.  
Demain est notre premier jour »*

**L'enjeu de la rencontre aura été ce que nous voulions soutenir dans la création de tous les espaces d'élaboration de l'institution : qu'une rencontre humanisante puisse avoir lieu, dépassant la répétition du passé, comme un premier jour.**

**La question reste urgente.**

Pour terminer, puisque Ulysse aux mille ruses est venu sur mon chemin d'écriture pour ne plus me quitter, je lui laisse le mot de la fin ; lui qui, parti 20 ans loin de chez lui, revint en sa demeure deux nuits pour repartir encore. Il y a mieux comme nostalgique.

*Cependant se réveilla l'illustre Ulysse. Il dormait sur la terre de ses pères ; mais il ne la reconnut pas, après sa longue absence. Car une divinité avait répandu un brouillard autour de lui.... Levé d'un bond, il contempla sa terre paternelle ; et puis il poussa un profond soupir, et se frappant ses cuisses de ses paumes, il dit en gémissant : « Malheur ! Au pays de quels mortels suis-je venu ? Sont-ils violents, sauvages, et sans justice, ou sont-ils accueillants pour l'étranger et leur esprit respecte-t-il les dieux ? Où donc porter toutes ces richesses ? Et moi-même, où vais-je aller ? »*

Heureusement Athéna aux yeux clairs, protectrice d'Ulysse, fille de Métis, veille.

JCP le 2 mai 2018